

DEUX FEMMES DE GRANDS HOMMES

Madame de Chateaubriand et Madame de Lamartine



QUELLE est la femme, — parmi les plus intelligentes, les plus nobles, les plus délicates, les meilleures, — qui, du sein d'une existence monotone et terre à terre, n'ait pensé quelquefois avec envie au sort enchanté de l'épouse d'un grand poète, d'un grand penseur, d'un grand artiste, d'un homme de génie enfin ? Partager ses triomphes, le consoler aux heures de déception et de tristesse, croire en lui avant que le monde ne lui ait élevé un piédestal, être sa conseillère et son inspiratrice, voir sans cesse naître et se développer de belles œuvres dont on fut la première confidente ; n'est-ce point la plus haute et la plus douce des destinées ? On ne sait pas, lorsqu'on nourrit de telles illusions, combien « le lointain de la scène, la séparation de la rampe » sont nécessaires au prestige d'un grand homme. On ne sait pas ce qui se cache dans la coulisse de difficultés et de souffrances pour la compagne de celui qui ne montre au public que les grands côtés de sa nature et qui redevient, dans son intérieur, un faible mortel comme les autres... Plus faible, car, dans les rapports quotidiens, la fatigue d'un rôle qui s'impose d'ordinaire, la surexcitation nerveuse amenée par les travaux de l'esprit, la prédominance excessive de l'imagination, une sensibilité inévitable qui tient de la maladie, tous les défauts, toutes les fatalités qui constituent l'envers de la médaille, se font cruellement sentir. Peut-être vaut-il mieux représenter,

pour un homme positif et pratique, la part de poésie, le grain d'idéal qu'il est capable d'admettre dans sa vie, que d'être, aux yeux d'un poète, la prose personnifiée, l'incarnation même du ménage et du convenu. C'est la réflexion qui nous vient, après avoir pris connaissance de l'étude si curieuse inspirée à M. Paléologue par les lettres et les cahiers de M^{me} de Chateaubriand, et après nous être plongée dans les souvenirs de M. Alexandre sur M^{me} de Lamartine. Nos lectrices diront tout à l'heure si elles sont de notre avis.

I

On a beaucoup parlé des amies de Chateaubriand depuis M^{me} de Beaumont jusqu'à M^{me} de Duras, depuis M^{me} de Custine jusqu'à M^{me} Récamier, mais c'est tout récemment que l'on a enfin reconnu qu'il n'y avait pas eu dans le groupe féminin qui l'entourait de personne plus distinguée, plus spirituelle,

plus réellement remarquable que sa propre femme. Il a fallu pour cela la publication tardive de notes et de souvenirs rédigés par la vicomtesse et auxquels Chateaubriand avait fait plus d'un emprunt pour ses mémoires d'outre-tombe.

En 1791, tandis que l'auteur futur des *Martyrs* voyageait en Amérique, ses sœurs complotèrent de le marier avec une de leurs amies qu'elles voyaient souvent à Saint-Malo, où Céleste de la Vigne-Buisson (c'était le nom de cette amie) avait été élevée chez son grand-père, ancien gouverneur de Pondichéry.

Quoique particulièrement liée avec Lucile de Chateaubriand, dont l'âme rêveuse, exaltée, mélancolique, a été peinte dans quelques-unes des plus belles pages de *René*, M^{lle} de la Vigne ne lui ressemblait en rien. Elle était, au contraire, gaie, raisonnable, positive, sans l'ombre d'imagination, fort éloignée de toute tendance romanesque, pourvue, en revanche, d'une forte dose de jugement, jolie d'ailleurs autant que bonne, blanche, délicate et mince, les traits fins, la physionomie fière et légèrement ironique. Ses cheveux blonds qu'elle laissait pendre en longues boucles comme un enfant, paraissent avoir frappé, par leur beauté, Chateaubriand lui-même, bien que, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il enregistre l'histoire de son mariage d'une main absolument glaciale : « Mes sœurs se mirent en tête de me faire épouser M^{lle} de la Vigne. L'affaire fut conduite à mon insu. Je ne me sentais aucune qualité de mari. J'étais tourmenté de la muse. Lucile aimait M^{lle} de la Vigne et voyait dans ce mariage l'indépendance de ma fortune : Faites donc, dis-je. »

Les événements précipitèrent une union où le sentiment n'entraînait pour rien, du moins de la part du fiancé, car nous ne pouvons nous empêcher de croire que celle qui poussa si loin par la suite la piété conjugale n'ait donné dès lors tout son cœur à l'ingrat si parfaitement indigne, malgré ses séductions et son génie, de posséder un pareil trésor. Au moment où Chateaubriand revenait en France, possédé de rêves inquiets, d'ambitions de toute sorte et avec le pressentiment d'une haute destinée, l'émigration commençait, déjà l'armée de Condé comptait plus de dix mille gentilshommes et le jeune vicomte trouvait que l'honneur lui commandait de la rejoindre. Mais comment payer son équipement ? La Révolution avait encore appauvri sa famille qui vivait dans la gêne au château de Combourg. Or M^{lle} de la Vigne apportait en dot 600,000 fr. Elle eût été moins attrayante, moins accomplie sous tous les rapports, que cette considération aurait suffi. La cérémonie nuptiale eut lieu au mois de mars 1792, et les deux époux, qui se connaissaient à peine, partirent ensuite pour Paris où Céleste se vit aussitôt délaissée. Son

mari avait retrouvé de brillantes relations qui l'entraînaient loin d'elle. Il dépensa follement, sans compter, jusqu'au jour où la nouvelle de la confiscation de ses biens donna plus de force encore au projet qu'il avait formé de gagner la frontière. M^{me} de Chateaubriand retourna donc seule en Bretagne ; à peine arrivée à Saint-Malo, elle fut arrêtée comme femme d'émigré et jetée en prison avec sa belle-mère et ses belles-sœurs. Leur captivité dura jusqu'au 9 thermidor, tandis que Chateaubriand, après la retraite de Valmy, gagnait Bruxelles, puis l'Angleterre où il vécut presque misérable, en composant *Atala* et *le Génie du Christianisme*.

Neuf années s'écoulèrent, remplies d'événements tristes pour toute la famille : Céleste de Chateaubriand vit mourir, pendant ce laps de temps, la mère et l'une des sœurs de son mari, M. de Caud, son beau-frère, d'autres proches parents encore. Après avoir subi elle-même une dure captivité, elle était sortie des prisons sans ressources, n'ayant plus d'autre société que celle de Lucile dont la raison semblait troublée par les crises horribles qu'elle venait de traverser et qui la tourmentait au lieu de la consoler.

On supposerait que Chateaubriand dût avoir hâte de revenir auprès de cette pauvre jeune créature qui, à peine mariée, avait mené, au milieu de mille périls, l'existence d'une veuve. Point du tout. Revenu à Paris, il y resta près de trois ans, occupé de ses travaux et de ses amitiés, avant de songer à retourner en Bretagne. Ce ne fut qu'au mois de novembre qu'il fit coïncider un voyage d'affaires avec une visite de vingt-quatre heures à la vicomtesse.

Il ne semble pas qu'elle lui ait trop reproché son étrange conduite, car il fut décidé qu'elle le suivrait à Rome où il allait être nommé à des fonctions diplomatiques. Mais, tous ses préparatifs terminés, M^{me} de Chateaubriand fut invitée à rester en Bretagne. Les deux époux ne se réunirent qu'un an plus tard à Paris, où la vie commune reprit entre eux, après douze années d'interruption.

Quand M^{me} de Chateaubriand apparut dans le monde parisien, l'auteur d'*Atala* y exerçait déjà une sorte de souveraineté au milieu des figures d'élite qui lui faisaient cortège. Nommons : Joubert, le penseur délicat ; Fontanes, poète et critique ; les Chénedollé, les Guéneau de Mussy, les Molé, les Pasquier ; des femmes telles que M^{mes} de Duras, de Lévis, de Custine, de Vintimille qui se partageaient, pour ainsi dire, l'héritage de la délicieuse Pauline de Beaumont, cette première et incomparable amie de Chateaubriand, morte à Rome où elle était allée le rejoindre et chercher un tombeau. La situation de la vicomtesse dans ce cercle où elle arrivait comme une étrangère, dut être d'abord assez difficile ; à force de tact, elle s'en

tira et réussit de primesaut à se faire une réputation d'esprit qui s'accrut encore au contact de tant de belles intelligences : « Je ne sais, a dit son mari, qu'on ne peut soupçonner de partialité quand il s'agit d'elle — je ne sais s'il a jamais existé une intelligence plus fine que celle de ma femme; elle devine la pensée et la parole à naître sur le front ou sur les lèvres de la personne avec qui elle cause. La tromper en rien est impossible; d'un esprit original et cultivé, écrivant de la manière la plus piquante, elle raconte à merveille ».

Ceci explique le cas que Joubert faisait de ses lettres, — dignes parfois de M^{me} de Sévigné, par le tour délicieusement naturel, — et de sa conversation toujours franche et primesautière. Joubert et sa femme furent les grands amis de M^{me} de Chateaubriand; elle leur dut ses meilleurs jours, des jours d'été dans cette jolie retraite de Ville-neuve-sur-Yonne où le grand homme qu'elle possédait si peu à Paris paraissait se plaire et descendre gracieusement à son niveau.

Deux années s'écoulèrent assez douces pour cette personne qui demandait peu à l'existence, tout au contraire de son seigneur et maître; des voyages en Suisse, en Savoie, en Dauphiné alternaient avec les séjours à Paris et quelques villégiatures tranquilles; le seul chagrin profond qu'elle ressentit fut causé par la mort soudaine de Lucile. Puis, au printemps de 1806, Chateaubriand partit pour l'Orient où il voulait aller chercher de fortes impressions, de grandes images, renouveler les sources de son inspiration; une vie d'abandon recommença pour sa femme; elle alla jusqu'à Venise avec lui, mais ne fut pas autorisée à le suivre plus loin et resta en proie aux tourments de l'absence qui lui ont inspiré une si jolie lettre : — « On me donne autant de mauvaises raisons que j'en veux pour me prouver que je ne dois pas m'inquiéter. Ensuite vient la raison par excellence : Que voulez-vous qu'il lui arrive ? Hélas ! ce qui arrive tous les jours, de mourir. Pour moi, je meurs de crainte, je meurs de désespoir, je meurs de tout. »

Personne plus qu'elle ne craignait les compassions indiscrettes, les curiosités perfides; personne ne s'abstenait davantage du plaisir des confidences toujours dangereuses, et son mari lui a rendu cette justice qu'elle ne se plaignait jamais. — La crainte de donner pâture aux commentaires par le spectacle de sa tristesse, la décida sans doute à s'éloigner du monde pendant le long voyage de son mari; elle se réfugia chez ses amis Joubert à la campagne et, ayant retrouvé là un foyer, recouvra en même temps sa verve, son égalité d'humeur, sa philosophie souriante, qui s'appuyait sur un grand fond de résignation chrétienne. Une maladie grave l'atteignit et elle supporta vaillamment la souffrance,

mais ce qu'elle ne put supporter de même, ce fut l'absence de toute nouvelle du voyageur pendant huit mois. Il fallut, pour lui rendre le courage de vivre, un billet laconique daté d'Algésiras. Ce billet indiquait, enfin, que M. de Chateaubriand, ayant accompli son voyage en Orient, n'avait plus à visiter que l'Espagne et allait revenir.

A peine était-il de retour à Paris, qu'un article, publié dans le *Mercure* et qui avait offensé Napoléon, valut au grand écrivain un décret d'exil. Le chatiment d'ailleurs n'eut rien de trop rigoureux; Paris seul fut interdit au coupable qui s'installa dans une propriété dont il fit l'acquisition entre Sceaux et Chatenay, au lieu sauvage alors, qu'on appelait la Vallée-aux-Loups. Voilà donc M^{me} de Chateaubriand installée, avec son mari, dans une sorte de chaumière délabrée dont elle fait ses délices et comptant peut-être sur une tête-à-tête qu'elle a bien gagné. Point! *L'Itinéraire, les Martyrs, le Dernier Abencérage* ont paru successivement, leur auteur est plus encensé que jamais, une foule d'admirateurs afflue à la Vallée-aux-Loups, ce pèlerinage est devenu à la mode.

L'empereur, voyant peut-être que sa rigueur ne faisait qu'ajouter au prestige de son ennemi, abrégé l'exil et, dès 1808, M. de Chateaubriand put revenir à Paris où, plus que jamais, la pauvre vicomtesse souffrit de le voir entouré d'hommages, de séductions et de flatteries. Il s'absentait pendant des mois entiers, oubliant jusqu'à son existence et ne se rapprochant d'elle que lorsque la politique était en jeu, car elle en avait le goût, et il trouvait son profit à la prendre pour confidente. Ce fut ainsi qu'elle l'accompagna à Gand pendant les Cent-Jours, qu'elle fut mêlée aux négociations qui précédèrent le retour des Bourbons et que, durant toute la Restauration, elle continua son rôle de conseillère. Malheureusement sa santé chancelante ne lui permit pas d'accompagner M. de Chateaubriand dans les deux ambassades auxquelles il fut appelé successivement à Berlin et à Londres; elle le suivit à Rome cependant, mais il y passa le temps à se souvenir de M^{me} de Beaumont, à regretter Paris où il avait laissé M^{me} Récamier, et à faire une cour assidue aux belles dames italiennes. On assure que le caractère de la pauvre ambassadrice s'aigrit un peu sous l'influence de ces vexations perpétuelles et qu'elle devint taquine (on le serait à moins). Le comte d'Haussonville la vit contredire parfois tout doucement d'une voix basse et indifférente, mais toutefois assez sèche, les assertions souvent un peu risquées de l'auteur du *Génie du Christianisme*. La patience humaine a des bornes, et surtout, peut-être, la patience féminine. Nous ne voulons pas, cependant, excuser tout à fait M^{me} de Chateaubriand : elle avait l'esprit railleur,

elle devait plaisanter assez cruellement le *demi-dieu* sur ses succès mondains, témoin ce passage d'une de ses lettres : « M. de Chateaubriand dine chez deux femmes d'un rare esprit (M^{mes} de Damas et de Vogüé) qui ne veulent pas qu'il mange autre chose que des feuilles de rose humectées de rosée ; autrement il ne serait pas l'auteur de tant de beaux ouvrages pleins de sentiment et d'imagination, etc... »

Et ces beaux ouvrages — c'était son plus grand tort, — la vicomtesse ne les lisait jamais... Chateaubriand l'a dit avec amertume : « Elle m'admire sans avoir jamais lu deux lignes de mes ouvrages. » Était-ce vrai ? Non sans doute, une personne de cette valeur intellectuelle devait prendre un vif intérêt à des productions littéraires qui comptaient au premier rang des plus belles, et l'intérêt passionné qu'elle portait à leur auteur augmentait encore son empressement à les connaître. Elle lisait donc, mais en cachette, sans parler de ses lectures, et cela pour deux ou trois raisons assez sérieuses. — 1^o Chateaubriand, habitué au culte le plus fervent, le plus respectueux, le plus absolu, n'eût accepté aucune des critiques que soulevait en elle certains côtés emphatiques et artificiels de ce merveilleux génie ; elle eût dédaigné de le flatter, de lui plaire à ce prix et laissait l'adulation à ses rivales, à toutes ces femmes dont les images poétisées passaient et repassaient incessamment à travers les sublimes descriptions, les scènes ardentes, les pompeuses tirades, lui procurant les angoisses d'une jalousie qu'elle ensevelissait dans le silence. Elle souffrit beaucoup des infidélités continuelles de son mari, bien que celui-ci lui revint toujours et, même pendant la seconde moitié de sa vie, réparât souvent, en s'accusant lui-même, le mal qu'il lui avait fait.

Une dignité parfaite, inaltérable se montre dans tous les actes de cette femme trahie, négligée, délaissée entre toutes, une singulière force morale aussi qu'elle puise dans une piété sincère, sans exagération et sans parade et surtout dans l'exercice de la plus active charité. Au retour de Rome, quand M. de Chateaubriand eut repris le chemin du salon de M^{me} Récamier, elle se remit à diriger avec plus de zèle que jamais l'asile qu'elle avait fondé rue d'Enfer, cette infirmerie Marie-Thérèse dédiée aux prêtres âgés et aux dames ruinées par la Révolution. Tout l'argent, tout le temps dont elle pouvait disposer était consacré à cette belle œuvre ; elle visitait ses hôtes, s'informait de leurs besoins, recueillait les souscriptions, descendait aux derniers détails. Après M. de Chateaubriand elle aima uniquement les pauvres ; ce fut à cause d'eux surtout qu'elle souffrit du changement de fortune qu'amena pour elle la Révolution de 1830. Toute sa vie elle avait remédié, autant que

possible, par une admirable entente des affaires, aux prodigalités de son mari.

Quand la mort vint la frapper, Chateaubriand sentit tout ce qu'il perdait et eut conscience de ses torts, comme le prouve ce passage des *Mémoires* : « Ai-je reporté à ma compagne tous les sentiments qu'elle méritait et qui lui devaient appartenir ? Quel bonheur a-t-elle goûté pour salaire d'une affection qui ne s'est jamais démentie ? Quand l'un et l'autre nous paraîtrons devant Dieu, c'est moi qui serai condamné... Je dois donc une tendre et éternelle reconnaissance à ma femme dont l'attachement a été aussi touchant que profond et sincère. Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant toujours le respect sinon toujours la force des devoirs. »

Hommage tardif dans lequel on sent poindre l'ombre d'un remords.

II

Si M^{me} de Lamartine fut plus heureuse que M^{me} de Chateaubriand en ce sens qu'elle eut la douceur et la gloire d'être, dans toute la force du terme, l'amie du grand homme qui lui avait donné son nom, d'être étroitement associée à sa vie, à ses travaux même, nous verrons qu'elle ne dut ce bonheur qu'à l'humilité de son dévouement et à une perpétuelle immolation d'elle-même. Elle fut heureuse en aimant de toute son âme, sans attendre d'autre retour qu'une estime profonde, elle fut heureuse en donnant sans rien recevoir, à moins que l'on admette que la plus grande des récompenses soit tout entière dans le sentiment du bien que l'on fait. Peu de femmes ont pratiqué à ce degré l'oubli de soi, qui est assurément la plus grande, la plus rare des vertus.

Marianne-Elisa Birch était Anglaise ou plutôt Écossaise, du pays qui a peut-être tenu le plus haut en philosophie l'étendard de la morale et opposé au scepticisme, avec le plus de fermeté, cette qualité du bon sens qui n'est nulle part en suffisant honneur. Miss Birch possédait les qualités de sa race : droiture d'âme, profondeur de sentiments, goût instinctif pour les lettres ; son grand-oncle, un poète distingué dont le nom est gravé sur les pierres de Westminster, ce qui est, on le sait, le suprême hommage rendu en Angleterre aux morts illustres, son grand-oncle lui avait inculqué le goût très vif de l'étude et des arts. Enthousiaste pour la poésie, elle rencontra en Savoie, durant l'été de 1819, un jeune poète dont les vers lui parurent divins et dont l'apparence la charma ; il venait de souffrir par le cœur, ce qui ajouta un sentiment de tendre pitié à l'attrait qu'il lui inspirait déjà ; elle aima Lamartine à première vue comme

Juliette put aimer Roméo, mais elle n'avait ni l'âge de Juliette, ni sa figure; elle comptait, comme Lamartine, vingt-sept ans environ et elle ne possédait aucune beauté. Un ami nous l'a peinte en ces termes :

« Point de corps à peine, une taille longue et svelte sous la robe à plis, comme les statues religieuses du moyen-âge posées sous les ogives des cathédrales, une extrême distinction, le visage ovale encadré d'épais bandeaux bruns, des yeux voilés qui, plus tard, furent meurtris par les larmes. »

Elle se savait presque laide et en était plus réservée; elle en était aussi plus raisonnable, plus sérieuse, moins coquette. Ayant compris de bonne heure que la futilité ne lui siérait pas, elle avait cultivé des talents qui n'appartiennent guère à son sexe; elle était à la fois peintre et sculpteur, très occupée en outre de théologie, en proie à des combats intérieurs qui, sans doute, contribuèrent beaucoup à intéresser Lamartine. Née protestante, elle se sentait entraînée vers le catholicisme par l'admirable unité de l'Église romaine. Les querelles entre protestants l'avaient fait réfléchir et l'éloignaient d'eux; mais elle était de l'avis de Tertullien et de M^{me} Swetchine : « La première chose qu'il faut croire, c'est de ne rien croire légèrement. » Elle interrogeait sa conscience, elle lisait tout ce qui était de nature à l'éclairer. L'auteur du *Crucifix* eut raison de ses derniers doutes; il acheva, par sa parole entraînante, de donner cette âme, exaltée sous une apparence de grande froideur, à la foi catholique. Insensiblement, il s'attacha à miss Birch dans ces entretiens graves où elle lui laissait entrevoir sa belle intelligence et ses vertus modestes; il demanda sa main, mais, avant de l'obtenir, force lui fut de supporter les hésitations de M^{rs} Birch, une mère prudente qui n'était pas encore sûre de son génie. Elle n'y crut que lorsque le succès des *Premières méditations* l'eut affirmé avec éclat. Du jour au lendemain, le poète devint célèbre et les derniers obstacles à son union avec la plus fervente de ses admiratrices, qui se trouvait être en outre une riche héritière, s'effacèrent comme par enchantement.

Au mois de juin 1802, le nouveau couple partit pour l'Italie. M. de Lamartine était nommé secrétaire de l'ambassade de Naples. M^{me} de Lamartine crut alors entrer dans un rêve : l'époux qu'elle adorait était fêté comme le premier poète du monde; les *Nouvelles méditations* venaient, une à une, ajouter un laurier à sa couronne; les *Harmonies poétiques* allaient suivre, s'adressant aux plus hautes pensées de l'homme, montant vers Dieu d'un élan toujours plus sublime. Pour M^{me} de Lamartine, qui était restée puritaine dans le catholicisme et qui trouvait la noblesse des aspirations indispensable

au talent, de pareilles œuvres avaient un double prix; on peut croire que, malgré sa passion pour le beau, elle en goûtait surtout la valeur morale.

Le secrétaire d'ambassade fut nommé chargé d'affaires en Toscane et trouva un ami dans personne du grand-duc. A Florence, Lamartine, entraîné par son patriotisme, se battit en duel avec un général étranger et fut blessé grièvement. Cette aventure, qui mit sa vie en péril, fut le premier chagrin qu'il causa à sa femme, mais elle trouvait alors tant de consolations dans son heureuse maternité!... Le petit Alphonse avait été baptisé à Saint-Pierre-de-Rome, puis une fille était venue, délicieuse, et sa mère, par une générosité touchante, lui avait donné le nom de l'héroïne du *Lac*, de la femme jadis tant aimée de Lamartine : « Nos journées, écrivait-elle, s'écoulaient dans la béatitude. » Cette béatitude, hélas, fut détruite par la mort, à deux ans, du fils premier-né. Toute la tendresse maternelle de M^{me} de Lamartine se reporta sur Julia, un enfant idéal dont elle se plaisait à reproduire la beauté dans des portraits qui bientôt devaient être sa seule consolation.

En effet, la révolution de Juillet mit fin à la carrière diplomatique de Lamartine. Il était alors à Paris, ayant été nommé membre de l'Académie française. Courtisan respectueux du malheur, il accompagna de ses derniers hommages la maison de Bourbon que son père avait servie. En vain lui rappela-t-on, pour le rallier au nouveau gouvernement, que sa grand-mère, M^{me} des Rois, avait été, d'autre part, gouvernante des princes d'Orléans, il refusa l'ambassade en Grèce, qui lui avait été accordée, par Charles X et que Louis-Philippe voulait lui conserver. Mais il ne renonça pas pour cela au projet longuement caressé de voir l'Orient; il partit avec sa famille pour ce voyage de seize mois que nous a conservé un beau livre, mais qui lui coûta si cher. Julia et sa mère étaient restées à Beyrouth, tandis qu'il visitait les antiquités, de Tyr à Jérusalem. La petite fille, dont la frêle santé, jointe à une précocité intellectuelle effrayante, inquiétait depuis longtemps ses parents, s'alanguit tout à coup, prit la fièvre et, le 2 décembre 1832, elle s'éteignait loin de la patrie. M^{me} de Lamartine porta son désespoir aux pieds du Christ, dont elle partagea l'agonie. Comme l'a dit éloquemment un biographe : « Son cœur de mère était mort en elle, il lui restait son cœur d'épouse; elle mit ses pas dans ceux de son mari et son âme dans son âme; elle recommença la moitié de la vie. Il lui restait tant à souffrir! »

Lamartine avait adoré sa fille, mais il était homme et homme d'imagination; sa douleur passionnée, dont le monde s'occupa beaucoup

plus que de celle de la malheureuse mère, se répandit en poésie. Bientôt il eut la force d'entrer dans la carrière politique; ce fut à Jérusalem qu'il apprit sa nomination de député du département du Nord et il partit sur-le-champ pour remplir son nouveau mandat.

Tandis que sa femme, rajeunie quelque temps par le bonheur, s'abîmait prématurément dans la vieillesse, sous le coup qui l'avait frappée, il avait l'âme renouvelée, pour ainsi dire, par ses triomphes à la tribune, par l'enivrement de sa propre éloquence; le monde l'entourait et M^{me} de Lamartine se voyait forcée de recevoir.

Dans son salon, elle parlait peu, paraît-il, « quoiqu'elle exerçât autour d'elle une action invisible et profonde. Elle était plus à l'aise dans son atelier, causant avec quelques intimes tandis qu'elle travaillait... »

Mais ce qu'elle préférait à tout, c'était la tranquillité des séjours en Bourgogne. A Saint-Point, Lamartine retrouvait la source des beaux vers et lui dédiait *Jocelyn*. Ce livre, où le roman et le drame se confondent, portés par des vers admirables, mit le comble à la gloire du poète. Il marchait alors sur les nues pour ainsi dire.

Pendant ce temps, sa femme faisait l'éducation religieuse des enfants pauvres du village; elle écrivait un livre à leur portée : *Explication familière des vérités de la religion*.

Au milieu de l'enthousiasme unanime que soulevait la publication des *Girondins*, cette sage et discrète conseillère eut le courage de dire qu'elle regrettait les audaces de réhabilitation, les transfigurations trop indulgentes de certains hommes de la Terreur. Sa conscience ne se laissait pas séduire et rien ne pouvait lui voiler la vérité. Mais en 1848, lorsque l'historien-poète, coupable d'avoir contribué, par un livre entraînant, à exalter l'esprit révolutionnaire, se jeta dans la mêlée afin d'empêcher, au péril de sa vie, que les démagogues n'arborassent le drapeau rouge, M^{me} de Lamartine put l'approuver du fond du cœur. Elle le suivit partout, active et prévoyante. Détail curieux : au moment le plus grave et le plus pathétique, elle lui envoie des tablettes de chocolat en réponse à un petit billet qui prouve que l'estomac ne perd jamais ses droits, même chez les héros.

La popularité de Lamartine ne dura pas longtemps, les journées de juin y mirent fin et bientôt le coup d'Etat le réduisit à n'être plus qu'un travailleur acharné, s'efforçant, la plume à la main, de réparer les larges brèches faites à sa fortune par sa participation à la vie politique. Pendant quinze ans il lutta contre l'adversité croissante, toujours soutenu par sa femme. Elle se fit sa collaboratrice pour l'*Histoire de la Restauration*, le *Conseiller du peuple*, *Geneviève*, le *Cours de littérature*, etc..., debout dès l'aurore, corrigeant les épreuves, laissant de côté toutes

les occupations de son goût pour n'être plus qu'un humble auxiliaire.

On trouve dans ses lettres des passages navrants tels que ceux-ci :

« Vous savez ma vie interrompue, tracassée, harassée. Je n'ose entreprendre rien, et cependant je sens que je pourrais comme avant, et plus sûrement peut-être, peindre à l'huile... Mais le temps, le calme, la continuité du séjour me manquent complètement... »

« Il faut payer ses qualités. L'optimisme, l'idéal, le génie sont de grands dons entraînant de grandes peines ! La réalité disparaît sous les perspectives idéales, et, lorsque la vraie situation se révèle, c'est un éclair qui précède à peine la foudre. Le génie comporte un laisser-aller, mais en même temps une charité sans bornes qui sera, je l'espère, reçue en balance par Dieu et même par les hommes qui le connaissent et qui l'aiment !... »

Peut-on excuser plus généreusement la prodigalité et le désordre ? Jamais elle ne se plaint. Le *cottage* que M. et M^{me} de Lamartine occupent au Bois de Boulogne est devenu une espèce de librairie où, lui et elle, ne se réservent que de petites chambres d'étudiants. Elle regrette sans doute le bien-être passé, mais elle n'en montre rien, elle étouffe même les révoltes de son orgueil britannique contre l'humiliation de certaines enquêtes qui précéderent la souscription nationale ; une fois cependant, elle écrit à M. Alexandre, le secrétaire de son mari, qui a rassemblé pieusement tous ces curieux souvenirs : « Priez-les de ne pas faire cette inquisition du pot-au-feu qui me déshonore. »

En s'interrogeant avec toute la sévérité dont elle était capable, M^{me} de Lamartine ne trouvait rien à se reprocher dans l'origine d'une gêne parvenue à son comble : « J'ai tenu mon ménage avec économie... Excepté par un seul cheval de selle (parce que j'en avais eu toute ma vie et que je ne pouvais jamais beaucoup marcher), je n'ai contribué en rien aux embarras financiers, mais j'en connais les sources et, sauf l'imprudence de l'achat des terres, ces sources sont celles que Dieu admet en atténuation de tous les torts. La charité couvre une multitude de péchés, dit l'Evangile, et j'aime cette parole. Pour moi, je ne veux qu'un lit de mousseline blanche. »

L'Evangile ! Toute sa vie elle avait eu les yeux fixés sur lui, mais, plus que jamais, elle le tenait perpétuellement entre ses mains. Elle priait, tout en s'épuisant dans des travaux au-dessus de ses forces et qui minaient sa santé. Lamartine, absorbé par sa propre tâche, ne s'en aperçut même pas. C'était le sort de cette femme admirable de ne point recueillir de récompense.

Les sœurs, les nièces du poète, plus sem-

blables à lui de nature, n'avaient qu'un assez froid respect pour cette étrangère restée « Anglaise, par les habitudes et les tendances de son esprit, au milieu d'une famille française ». On ne comprenait pas ses scrupules, les délicatesses de sensitive qui lui faisait modifier, sur les feuilles d'imprimerie qu'elle corrigeait assidûment, telle ou telle expression, telle ou telle image. Depuis quelque temps déjà, elle était alitée, mais elle aidait toujours son mari et en même temps elle écrivait, pour les jeunes paysannes de Saint-Point, la suite de ses *ExPLICATIONS religieuses*.

Lamartine, perclus de rhumatismes, ne trouvait plus de plaisir qu'à entendre des lectures à haute voix; sa femme, malgré une toux opiniâtre, parvenait à le satisfaire; un jour cependant, elle tomba malade tout de bon. Lamartine était, de son côté, obligé de garder le lit; il n'assista pas à l'agonie de sa fidèle et courageuse compagne, mais il l'entendait gémir. Au milieu de son agonie, M^{me} de Lamartine se dressa en sursaut et cria inquiète : « — Alphonse m'appelle ! » Peu après elle expira. Quand son corps

passa devant la porte de son mari, celui-ci ne put même se lever pour saluer le cercueil !

Comment conclure, sauf en disant que, de tous les dieux, de tous les monstres qui ont exigé de cruels sacrifices, le génie humain est à son insu le plus implacable ? Il faut l'admirer, le vénérer dans ses manifestations, mais quant à l'aborder dans l'intimité de la vie conjugale, c'est un acte de courage et d'abnégation que l'on n'oserait conseiller à personne et auprès duquel pâlit le *renoncement* même d'une carmélite.

Heureusement, la tentation et l'épreuve ont peu de chance de se présenter, le génie étant rare de son espèce, les Chateaubriand et les Lamartine ne se rencontrant pas tous les jours. Nous courons plutôt le risque de confondre avec lui des talents douteux qui ont tous ses inconvénients sans posséder rien de ce qui fait pardonner au soleil de brûler d'aventure, tout en éclairant et en réchauffant le monde. Méfiez-vous des faux génies, mesdemoiselles, et des génies véritables, par la même occasion, quand il s'agit de mariage !

TH. BENTZON.

BIBLIOGRAPHIE

LA FILLE DU CACIQUE

PAR A. AYLICSON

Toutes les abonnées du *Journal des Demoiselles* ont présent à l'esprit ce roman plein de couleur et de vie qui leur a fait faire les plus beaux voyages en compagnie de personnes éminemment sympathiques; toutes ont gardé pour la séduisante petite bossue, Mariquita, les sentiments que pourrait inspirer une amie; la leçon qui se dégage de ses souffrances et de son sacrifice sera restée dans plus d'un cœur : « Personne n'est condamné à être mal partagé sur la terre, » chacun peut faire jaillir une source de bonheur de ses infortunes mêmes, en les supportant noblement.

Voilà ce que prouve la *Fille du Cacique*; ce bon livre est un livre charmant, inutile de le répéter, mes lectrices le savent aussi bien que moi. Ce qu'elles trouveront de nouveau dans le volume qui vient de paraître, c'est la préface de M. d'Héricault, consacrée au père de l'auteur, Aylic Lenglé, directeur de la presse, sous le second empire, qui fit jouer des comédies fort remarquées et fut romancier aussi à ses heures. Ainsi Aylicson?... Oui, ce joli pseudonyme,

malgré son allure masculine (fils d'Aylic), appartient à une femme de talent, qui, du reste, autant que j'ai pu le comprendre, a son mari pour collaborateur, un mari qui a bien vu le Pérou et qui s'entend à le décrire (1).

RACHEL RAY

PAR ANTHONY TROLLOPE

Ceci est tout de bon de la psychologie serrée, solide et substantielle. On a dit d'Anthony Trollope qu'il découpait pour ainsi dire de la terre une bonne tranche, la mettait sous verre et nous présentait scrupuleusement ce morceau de monde, sans en rien retrancher, avec tous les accidents, tous les personnages qui le couvrent, n'admettant pas qu'il y en eût aucun d'inutile. C'est quelquefois un peu minutieux, un peu diffus, mais c'est toujours intéressant par la conscience et la vérité qui se dégagent de cette étude au microscope. Les personnes peu litté-

(1) *La Fille du Cacique*, par A. Aylicson. Delhomme et Brigue, Paris, 13, rue de l'Abbaye. 1 vol. : 3 fr.

raires qui, en parcourant un roman ne tiennent qu'à savoir au plus vite si, à la fin, M. X... épousera ou n'épousera pas M^{lle} Y..., reprocheront au traducteur de n'avoir pas réduit en un seul ces deux volumes; les esprits moins superficiels sentiront au contraire combien les détails sont nécessaires au développement de l'action très simple, mais qui a le mérite de nous initier par des incidents naturels et bien amenés, par des portraits merveilleusement justes, aux sentiments et aux habitudes d'une certaine bourgeoisie anglaise.

L'attachante figure de *Rachel Ray* se détache fine, pure et ferme sur le fond un peu gris. Jamais Anthony Trollope n'a visé à l'éclat, mais il a été l'un des premiers et des plus habiles promoteurs de cette école réaliste si déplorablement détournée aujourd'hui de la bonne voie (1).

SUR LE SEUIL

PAR LÉON DE TINSEAU

Nous ne dirons pas de *Sur le Seuil* comme M. d'Héricault le dit de *la Fille du Cacique*, que c'est un livre qui doit être lu par tout le monde, mais nous le classerons parmi les romans honnêtes et délicats, qui sont permis sinon aux toutes jeunes filles, du moins à celles dont le jugement déjà mûr peut aborder avec une certaine liberté la littérature d'imagination. Ceci veut dire que nous prions les mères de famille d'en prendre connaissance d'abord.

Celles d'entre vous, mesdemoiselles, qui ont dans leur bibliothèque, *l'Histoire de Sibylle*, *la Neuvième de Colette*, y ajouteront sans aucun inconvénient *Sur le Seuil*. Elles feront connaissance avec l'Égypte, dans les conditions les plus intéressantes, et verront avec émotion la délicieuse Thérèse de Quilliane osciller entre le cloître et l'amour humain, pour se décider finalement au mariage que Dieu, à n'en pas douter, lui impose. Le spectacle du monde avec ses bassesses et ses perfidies, l'isolement du cœur dont elle souffre auprès d'un frère chéri, mais malheureusement indigne de cette pure tendresse, les plus hautes aspirations vers un idéal qu'aucun homme ne saurait réaliser, tout semblait devoir pousser Thérèse à la vie religieuse; la sagesse et l'expérience de sa tante,

assistante générale au couvent où elle veut entrer, l'obligent cependant à réfléchir et l'aident à voir clair en elle-même. Il a beaucoup d'attrait ce couvent de l'avenue Kléber et sert de théâtre à quelques-unes des plus jolies scènes d'un roman que nous rangerons lui-même au nombre des meilleurs qu'ait écrits M. de Tinseau; ce n'est pas peu dire (1).

SAUVETEUR

PAR PIERRE MAËL

Ce récit m'a reportée à l'une des solennités les plus émouvantes dont j'aie gardé le souvenir, à l'une des séances annuelles de la Société centrale de sauvetage des naufragés, présidée par l'amiral Jurien de la Gravière, qui prononça un de ces discours pleins d'élévation et de simplicité tout ensemble, où se fait sentir le grand amour qu'il a pour son pays et pour la mer. Les braves gens que l'on récompensait ce jour-là étaient des héros obscurs et modestes, de l'espèce du patron Esprit Le Meur, que nous voyons sauver, au péril de sa vie, cinq chaloupes sur la barre de la rivière d'Étel, ce qui lui vaut, sans qu'il y ait jamais songé, la croix de la Légion d'honneur, en outre de la récompense en argent décernée à l'équipage du canot. L'infatigable dévouement de ce digne homme, — l'oubli de lui-même qu'il pratique sans relâche, opposé à la passion égoïste du Charentais Pol Tristan, lequel fait piteuse figure auprès des intrépides pêcheurs bretons, jusqu'au moment où l'exemple du sauveteur, touchant son âme endurcie, le rappelle au devoir, — la chaste tendresse qui, résistant à l'absence, unit M^{lle} Le Meur et Huon Guermaol, — tous ces traits de caractères et de mœurs maritimes, observés sur le vif, s'entremêlent avec art à des tableaux saisissants de tempêtes, de naufrages et d'incendies en mer. L'écrivain qui signe Pierre Maël possède sur le bout du doigt les détails techniques; il est réaliste, dans le meilleur sens du mot, en appliquant son observation de préférence aux côtés les plus nobles de l'humanité. Dieu merci, en un temps de laideurs morales, trop soigneusement enregistrées, on peut encore réussir à nous montrer des choses à la fois belles et vraies. Nous félicitons Pierre Maël de s'être proposé cette tâche (2).

TH. BENTZON.

(1) *Rachel Ray*, par Anthony Trollope, roman traduit de l'anglais en deux volumes par L. Martel. Librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain : 1 fr. 25 le volume.

(1) *Sur le Seuil*, par Léon de Tinseau. 1 vol. Calmann-Lévy, 3, rue Auber. 3 fr. 50.

(2) *Mœurs maritimes. Sauveteur*, par Pierre Maël, 1 vol. : 3 fr. 50. Dentu, 3, place de Valois, Palais-Royal.

CONSEIL

L'esprit de critique



N a dit qu'il est le plus aisé. Est-ce parce que les choses humaines et les êtres humains ont plus de mauvais côtés que de bons, ou plutôt parce qu'il y a en nous un sens d'amour-propre qui se nourrit aux dépens d'autrui et qui, plongeant ses racines dans de petites passions jalouses et dénigrantes, est lent à l'admiration et à l'éloge, prompt au blâme et à la critique qui, semble-t-il, nous grandit par la comparaison ?

A vrai dire, je crois que c'est en nous qu'il faut chercher la raison de cet esprit fâcheux. Certes, rien n'est parfait ici-bas, les gens pas plus que les choses ; mais un esprit bienveillant regarde volontiers ce qui est bien, et ferme souvent les yeux sur ce qui est mal.

Avez-vous quelquefois réfléchi à la signification de ce mot : *bienveillance* ? Il veut dire à la fois bien vouloir et bien voir — vouloir du bien et voir le bien. De même qu'on s'habitue à voir et à chercher les défauts, les manquements, les points faibles et les laideurs, il y a pour l'esprit une sorte d'éducation, de redressement, qui consiste à le diriger vers ce qui est bien, à regarder de préférence ce qui est beau, à appuyer sur les notes justes au lieu de l'exaspérer sur les notes fausses.

Critiquer ne donne pas de jouissance, si ce n'est ce plaisir malsain de découvrir un mal ou un défaut avec l'arrière-pensée de se préférer, soi ou ce qu'on a, à ce qui vous entoure. L'esprit de critique fait vivre dans une atmosphère de laideur et d'aigreur. Il resserre le cœur, rétrécit l'intelligence et arrive promptement à fausser le point de vue, jusqu'à empêcher de goûter le beau et le bien.

Si tout a un point faible, si tous ont des côtés défectueux, il y a aussi du bien en tout et en tous. Regardons ce bien, admirons-le, jouissons-en, c'est infiniment plus doux, plus sain, plus juste.

Et j'ajouterai que c'est plus avantageux. L'esprit de critique implique une dose d'amertume, de jalousie, de sévérité, tout au moins, qui n'est pas pour nous faire aimer. Nous recueillons ce que nous semons. Nous aussi, sachons-le, nous prétons au blâme d'autrui ; nous ne sommes ni impeccables ni infaillibles ; nous ne saurions accommoder nos idées, nos manières, ni même ce que nous possédons, au goût de tout le monde. Si nous sommes bonnes et indulgentes, on se sentira désarmé vis-à-vis de nous ; si, au contraire, nous sommes impitoyables, on le sera à notre égard. Et, sachons-le bien, plus nous avons de qualités, d'avantages, de dons quelconques, plus nous avons à nous faire pardonner notre supériorité. Elle ne passera, elle ne sera acceptée qu'à force d'indulgence.

Tâchons donc, au lieu de voir et de décrier les défauts et les laideurs, de trouver et de louer les beautés et les vertus. On ne reconnaît que ce qu'on possède dans une certaine mesure ; ce ne sont pas les esprits médiocres qui voient les bons côtés souvent cachés au vulgaire. En agissant ainsi, nous nous préparons des satisfactions vives et délicates, et nous répandons autour de nous des semences de sympathie qui nous causeront un jour de douces joies. Après tout, le genre d'esprit le plus difficile et le plus délicieux consiste à être toujours bon.

M. MARYAN.

PENSÉES ET MAXIMES

Corrigeons-nous de nos travers qui peuvent se changer en défauts, et de nos défauts susceptibles de devenir des vices.

(Augusta COUPRY.)

La calomnie est comme la fausse monnaie ; bien des gens qui ne voudraient pas l'avoir émise la font circuler sans scrupule.

(Comtesse DIANE.)

UN PORTRAIT DE FAMILLE

(SUITE)



31 août.

EST la première fois, vraiment, depuis que je suis en possession de moi-même, que je jouis de la solitude. Il me semble que j'y recueille tout mon être, et comme j'attends beaucoup

de la vie, ce qui est à mon âge assez naturel, sinon très prudent, j'arrange à mon gré mon avenir dans un cadre idéal.

J'ai toujours rêvé de me marier de bonne heure. Dieu merci, on m'a élevé dans des idées honnêtes et saines, et heureusement, à l'âge où je suis devenu mon maître et où j'aurais pu céder aux tentations d'une vie égoïste et amollissante, le Tonkin m'a pris, avec ses luttres et son excitation enivrante, avec la leçon sans phrases de la mort brève et sanglante qui nous guettait à chaque détour du chemin. Quelquefois, quand je me sentais très seul, très loin, surtout lorsque les courriers apportaient à mes camarades des lettres de leur mère et de leurs sœurs, je pensais au moment où il me serait donné de payer à une femme aimée tout l'arrière de tendresse qui s'accumulait en moi...

Cette idée devait renaître d'elle-même au milieu de mes rêveries tranquilles, dans cette maison de famille où de nombreuses générations de ma race se sont succédé, souvent obscures, mais toujours utiles, se transmettant l'une à l'autre les traditions de loyauté et de vertu qui sont venues jusqu'à moi, et que j'espère bien léguer un jour à mes enfants avec le cher vieux nom.

Je rêve à ma fiancée inconnue lorsque je m'en vais par les chemins creux ou à travers les sentiers mal frayés de la forêt. J'évoque son image à ma table solitaire, et encore le soir lorsque, fumant mon cigare dans le salon faiblement éclairé, je laisse tomber mon livre pour attacher mes regards sur la longue rangée des portraits de famille.

Mes aïeules m'intéressent surtout. En cherchant à pénétrer le secret de leurs physionomies souriantes, figées dans leur grâce majes-

teuse ou maniérée, je me demande à laquelle je voudrais que ma femme ressemblât... Alors que la suite des seigneurs de Bévry offre une ressemblance plus ou moins frappante, et que le type de la famille se reproduit aussi bien chez le chevalier bardé de fer que chez le grave magistrat ou le prélat à la physionomie pleine de douceur, les femmes, sorties de souches diverses, présentent les contrastes les plus vifs. Était-ce parmi les Bévry une tradition de famille de n'épouser que des beautés, ou bien les peintres de tous les temps se sont-ils plu à flatter leurs modèles? Toujours est-il que les châtelaines de Kermaria sont toutes jolies, et que j'aurais peine à définir mes préférences. Aimé-je mieux la beauté brune et sévère du temps de Louis XIII, avec ses cheveux en grappes savamment frisées et son grand col Anne d'Autriche, ou la blonde aux yeux noirs en robe Watteau et en paniers, avec son échafaudage de cheveux poudrés, son rouge et ses mouches, ou ce visage attrayant encadré de boucles et ombragé d'un chapeau de bergère, ou cette figure mutine semblant rire de l'immense calèche sous laquelle elle disparaîtrait tout entière, ou ce type allongé, plus moderne, chastement encadré de bandeaux lisses et brillants? Je cherche à deviner leur histoire, et je regrette de n'avoir pas jadis questionné mon aïeul sur ces inconnues qui me tiennent de si près et dont je ne sais rien.

Et ainsi, mêlant dans mes rêves le passé et l'avenir, ce qui ne m'empêche pas de jouir du présent, je me trouve si heureux que je voudrais arrêter le cours du temps, que je redoute tout changement, si léger qu'il soit, à cette vie si agréable, et que j'ai ressenti une vive contrariété lorsque ce matin le recteur, après une intéressante conversation sur l'avenir de nos colonies et en particulier de nos possessions de l'Extrême-Orient, est arrivé, par je ne sais quelle transition, à insinuer que mon grand-père a laissé dans le pays de bons et loyaux amis, et qu'on s'étonnerait de ne pas me voir renouer des liens si anciens et si respectables.

— Mais mon cher monsieur le recteur, ai-je dit d'un ton persuasif, m'enfonçant dans mon fauteuil comme pour mieux établir ma résistance, je croyais que Kermaria était le seul château existant à six lieues à la ronde.

Le recteur s'est récrié.

— Oh! non pas! C'est le seul château de la paroisse, avec le Coat, qui ne compte pas; mais à deux petites lieues il y a les Kergoallan, un

peu plus loin, dans l'est, les Plomeur, et tout près de ceux-ci, les Saint-Georges. A la campagne, ce ne sont pas là des distances, et l'on m'a déjà demandé si vous comptiez abandonner tout à fait les vieux amis de votre aïeul.

J'ai fait une légère grimace. C'a été mon premier mouvement. Quoi qu'on en dise, ce n'est pas toujours le meilleur, car je me suis ravisé presque aussitôt, me disant qu'il serait mal de froisser ceux qui ont été fidèles aux miens. Ma résolution prise, comme il est dans ma nature de voir les choses par leur bon côté, j'ai pensé que des relations cordiales ont leur charme, et qu'en ce pays tout, même les visites, même les amitiés, doit être bien différent des banalités parisiennes.

— Soit, ai-je dit de bonne grâce, je ferai ces visites. Mais vous devez me tracer la carte du pays que je vais parcourir... Voyons, mon bon monsieur le recteur, mettez un peu votre charité de côté, et faites-moi la biographie de mes futurs amis.

— Point n'est besoin pour cela d'écarter la charité, m'a répondu mon vieil ami en souriant. M. et M^{me} de Kergoallan sont un vieux ménage que votre grand-père appelait Philémon et Baucis. M. de Plomeur et ses fils sont de grands chasseurs ; M^{lle} de Plomeur...

— Ah ! il y a une demoiselle ?... ai-je dit involontairement.

— De quarante-cinq ans, a achevé malicieusement le recteur. Mais ne faites pas la moue ; elle vous confectionnera d'excellents pâtés quand la chasse sera ouverte, et si vos blessures vous tourmentent, elle trouvera dans ses secrets des soulagements certains.

— Et les Saint-Georges ?

— Encore un vieux ménage qui, en ce moment, se voit revivre en un double exemplaire : leur fils et leur fille, mariés tous deux, passent les vacances au château avec toute leur famille.

— Bon, ça fera du bruit et du mouvement le jour où je trouverai Kermaria trop silencieux.

Je tirai quelques bouffées de mon cigare, et puisqu'il fallait accomplir la corvée, je pris rendez-vous avec le recteur pour le surlendemain. Il fut convenu que je ferais atteler mon char à bancs. Ce sera rustique. Je possède bien une berline, mais elle est trop solennelle, et ses ressorts, qui grincent terriblement, l'annoncent de trop loin. Olive, qui me donne volontiers son avis, a approuvé mon choix en ajoutant : « La berline, voyez-vous, monsieur, serait bonne pour une noce. »

Oui, mais à moins d'unir mon sort aux quarante-cinq printemps de M^{lle} de Plomeur, je ne vois pas le moyen d'utiliser pour cet usage ce respectable véhicule.

1^{er} septembre.

Ce matin, à mon réveil, l'ombre des visites que je dois faire demain a obscurci mon soleil. Je me suis administré une dose sérieuse de morale, j'ai appelé à mon aide de grands sentiments. Les vieilles amitiés ne sont-elles pas dignes des cultes des jeunes générations, et les châtelains d'âge respectable des hommages des lieutenants ? L'ingratitude est le plus bas des vices ; or, je serais ingrat de négliger les amis de ma famille, etc., etc.

Tout cela ne me rendait pas la corvée moins lourde ; mais comme j'avais promis au recteur de la subir, je résolus de distraire mon esprit de l'ennui qui m'accablait, et puisque ma journée du lendemain devait être si fâcheusement occupée, d'employer au moins à ma guise celle d'aujourd'hui.

Je partis donc pour une de ces promenades sans but qui se sont trouvées maintes fois être des voyages de découverte, et ayant suivi au hasard le plus pittoresque des chemins creux, je me trouvai sans trop d'étonnement tout près du Coat.

C'est là, en général, que me conduisent mes distractions. Je m'y trouve ramené d'instinct, par l'attrait qui m'entraîne vers ce qui est mystérieux, romanesque, ou tout simplement inconnu.

Le Coat est un château assez vaste, mais sans style, bâti au commencement du siècle sur les ruines d'un pavillon de chasse, et offrant au regard une suite monotone de murs blanchis, de fenêtres à petits carreaux et de toits d'ardoises, le tout médiocrement varié par deux pavillons en saillie, d'ailleurs dépourvus d'originalité. Ce qui pourrait donner à cette habitation un agrément extrême, c'est un parc ou plutôt un bois de haute futaie, qui s'étend par derrière, remontant en pente douce sur une colline, et composant à un édifice médiocre un fond tel qu'en envieraient les plus riches châteaux.

A part les arbres superbes qui l'entourent, le Coat a, d'ailleurs, l'aspect désolé des maisons abandonnées. L'herbe croît dans la vaste cour autour de laquelle des caisses énormes portent des orangers mourant de vieillesse, et les persiennes uniformément closes sur toute la façade témoignent du long abandon du maître. Il me semble que toutes les habitations fermées ont leur légende, d'autant plus curieuse, qu'elle est d'ordinaire un secret pour le vulgaire. Je suis sûr qu'elles sont hantées par ceux qui y ont vécu, et toutes pleines du souvenir de ceux qui les ont fuies en un jour de mystérieuse souffrance. Cependant, je dois dire que le Coat a une histoire et non une légende, une histoire connue de tout le monde, mais qui n'en est pas moins

touchante. Le vicomte de Gévras vint un jour y épouser une belle jeune fille. Il lui avait promis de vivre toujours à ses côtés dans son pays breton, et le château du Coat vit, dit-on, les riantes prémices de la plus heureuse union. Mais la femme aimée mourut en mettant au monde son second enfant. Son mari, désolé, ne put supporter la vue même des lieux témoins de son bonheur. Il ferma le Coat comme un tombeau, et depuis quarante ans il n'a pas trouvé le courage de refaire ce douloureux pèlerinage. Ce n'est pas qu'il oublie : chaque année, le recteur reçoit une somme considérable pour être distribuée aux pauvres en échange de prières pour l'âme de M^{me} de Gévras, et le ton ému de la lettre d'envoi révèle le regret fidèle que tant d'années n'ont pu effacer.

Donc, le Coat m'attire par cette anomalie qui fait que les gens heureux et pleins d'espérance recherchent les souvenirs mélancoliques. Mais j'étais bien loin de m'attendre ce matin à la surprise qui m'attendait. Au lieu d'une solitude triste et solennelle et d'un silence presque lugubre, je trouvais dans la cour un mouvement inaccoutumé. Des enfants et des vieilles femmes arrachaient l'herbe qui croissait depuis si longtemps en paix entre les pavés mousseux. Les fenêtres, grandes ouvertes, laissaient apercevoir des tentures aux plis fanés ; une calèche à l'ancienne mode avait été sortie des remises, et le charron du village en examinait scrupuleusement les ressorts. Enfin, tous ces préparatifs étaient dirigés par un personnage en veston gris poussiéreux. Malgré l'absence de la cravate blanche et des lunettes d'or qui, dans les comédies, caractérisent inévitablement ses pareils, je reconnus aussitôt le notaire de la ville voisine, à qui j'ai eu affaire l'autre jour.

Comme l'officier ministériel se retournait pour gourmander un des petits travailleurs de la cour qui n'apportait pas à sa besogne toute l'activité désirable, il m'aperçut près de la grille, et s'avança de l'air d'un homme qui, astreint à remplir une corvée ennuyeuse, trouve tout à coup une distraction inattendue :

— Venez-vous inspecter nos travaux ? me demanda-t-il en souriant et en me tendant la main.

— Je m'en étonne, tout simplement. Est-ce que vous faites au Coat cette toilette inaccoutumée en vue de le mettre en vente ?

— Oh ! que non pas ! Le Coat ne sera jamais vendu, au moins du vivant de son propriétaire.

— Cependant, il n'y vient jamais.

— Il n'y est pas venu depuis quarante ans ; mais rien n'est immuable, ni les hommes, ni les idées ; la preuve, c'est que tous ces préparatifs sont faits en vue de sa très prochaine arrivée.

J'ouvris de grands yeux. Il faut avoir vécu pendant un mois au fond de la campagne, dans

une solitude complète, pour savoir de quel intérêt peut être la plus petite nouvelle, et de quelle importance semble le plus léger changement. D'ailleurs, le Coat et Kermaria sont limitrophes ; les deux maisons se trouvent à dix minutes l'une de l'autre, et un si proche voisinage peut avoir un charme infini ou des désagréments sans nombre.

— Et quelle est, demandai-je, la cause de cette décision soudaine, s'il est permis à votre discrétion de me la confier ?

Le notaire haussa légèrement les épaules.

— Ma discrétion n'est nullement mise à l'épreuve, car je ne sais rien. M. de Gévras est à la fois formaliste et laconique dans sa correspondance. Il m'a prié de faire faire, sous huit jours, au Coat les préparatifs sommaires les plus indispensables pour recevoir trois personnes et trois domestiques. J'obéis, comme vous voyez, et je me dispose à faire la connaissance d'un client, aussi inconnu pour moi que vous l'étiez vous-même le mois dernier... Je souhaite, ajouta-t-il en souriant, que cette nouvelle connaissance soit aussi agréable que la première.

Je n'avais qu'à m'incliner en souriant à mon tour, et à inviter le notaire à partager mon déjeuner, tout en le prévenant que la cuisine d'Olive était à peu près aussi rustique que les ressources du village étaient primitives. Il se déclara persuadé que mon déjeuner serait plus tentant que l'omelette au lard qu'il eût mangée au Coat, puis il m'invita à visiter avec lui cette demeure mystérieuse.

Les chambres sont vastes, nombreuses, quelques-unes assez richement meublées, malgré l'effet inévitable du temps. Mais une seule offre un intérêt réel, c'est une pièce longue, en forme de galerie, dans laquelle on a jadis rassemblé avec goût les épaves d'époques anciennes et les souvenirs de famille ayant quelque valeur. Il y a sur les murs quelques belles tapisseries, malheureusement fort endommagées, des portraits, des vitrines contenant l'une, une collection assez belle de vieux Chine, l'autre des livres anciens à reliure curieuse.

L'un des portraits était voilé d'un rideau de soie jadis blanche, aujourd'hui terriblement jaune. Le notaire écarta la draperie.

— M^{me} de Gévras, me dit-il, baissant instinctivement la voix, comme on le fait devant un mausolée.

Et tous deux nous regardâmes avec un mélange de curiosité et de respect la femme dont la mort prématurée avait laissé à son mari une angoisse assez profonde pour que, pendant tant d'années, il eût redouté le déchirement de revoir le lieu où elle l'avait quitté.

À l'époque dont datait ce portrait, elle pouvait avoir vingt ans. On l'avait peinte en toilette de bal : une robe blanche, des dentelles, une dra-

perie très simple enserrant ses épaules nues. Son visage, extrêmement jeune, était encadré de boucles à l'anglaise, d'un blond doré, qui s'harmonisaient à ravir avec son teint éclatant et ses yeux d'un bleu de turquoise.

C'est, à mon avis, une erreur singulière, bien que fort répandue, que celle qui prête aux personnes destinées à mourir jeunes un air mélancolique et comme le pressentiment de leur destinée tragique. Chacun de nous n'a-t-il pas éprouvé une impression saisissante devant l'image souriante, rayonnante de confiance dans la vie d'une personne enlevée prématurément de ce monde ? Notre sort nous est inconnu, et la mort est le plus souvent une surprise. D'ailleurs, tout ce qui est contraste parle fortement à nos cœurs, et il en offrait un frappant, ce portrait d'une femme belle et joyeuse, débordant de vie qui, cependant, ne devait pas voir s'achever l'année inscrite par le peintre au coin de la toile.

Nous eûmes l'un et l'autre le sentiment vague que toute parole banale au sujet de cette destinée eût résonné faux en ce moment. Mon compagnon laissa lentement retomber l'étoffe de soie, puis me montra tout près un autre tableau de dimensions égales, ayant un cadre semblable.

— Son mari, murmura-t-il avec le même instinct de respect.

Le vicomte de Gévras portait, lui, l'habit à col haut et la cravate volumineuse du temps de sa jeunesse; mais de cet ensemble démodé, la tête, brune, fine et intelligente se détachait avec un relief singulier.

— Il y a de cela trente-neuf ans... Il ne se reconnaîtra pas, murmurai-je en secouant la tête. A-t-il des enfants ?

— Sa fille aînée est morte, lui laissant un enfant. Je ne sais aucun détail sur sa famille. Je crois qu'il a cherché à distraire ses chagrins en s'occupant de sciences, d'art ou d'antiquités. Il m'a demandé à plusieurs reprises des renseignements sur tel monument celtique ou sur les églises gothiques du Finistère... Enfin, nous allons faire sa connaissance... Là-dessus, me voilà libre d'aller prendre place à votre table hospitalière.

Et nous quittâmes le Coat, lui très gai, moi rêvant malgré moi. Ce vieillard m'intéresse. Et quelles sont les deux personnes qu'il amène ?

2 septembre.

Aujourd'hui, à une heure, mon char à bancs s'arrêtait devant le presbytère, une maisonnette vieillotte dont une vigne, plus pittoresque que productive, encadre symétriquement les fenêtres.

En montant dans cet équipage, j'avais fait réflexion qu'il était vraiment indigne du sei-

gneur de Kermaria, et j'avais fait *in petto* des projets pour mon congé de l'an prochain. D'abord, j'aurai recouvré l'usage de ma jambe, ce qui nécessitera l'achat d'un cheval de selle, et si par hasard je suis marié, il faudra pour ma femme une voiture à la fois élégante et légère. Tout en en discutant la forme avec moi-même, je soulevai le loquet du presbytère, et je pénétrai en hôte familier dans la vaste cuisine.

J'y trouvai, outre la vieille servante, une figure que je n'avais pas vue jusque-là : un visage encore frais, éclairé par des yeux bleus pleins de douceur, rappelant en plus jeune, et sous l'aureole d'une grande coiffe de mousseline, la physionomie agréable et avenante du recteur.

Celui-ci, qui se promenait dans le jardin avec son vicaire, accourut aussitôt et procéda à une présentation sommaire.

— C'est ma sœur, mon enfant, ma compagne depuis quinze ans, et qui, pas plus que moi, ne voudrait quitter la paroisse, à moins que ce ne soit, comme ces dernières semaines, pour aller soigner un malade... Mais je ne veux pas vous faire attendre; partons tout de suite...

J'adressai à M^{lle} Alexandrine mon salut le plus respectueux, et je reçus en échange un sourire dont la bonté et la douceur me firent bien augurer de nos futurs rapports. Puis, nous partîmes pour notre tournée de visites.

Elles n'eurent d'ailleurs rien de particulièrement intéressant. Je vis des gens dont plusieurs sont un peu vulgaires d'aspect, un peu rustiques, mais je trouvai partout un accueil cordial et un souvenir fidèle de ma famille, qui me touchèrent au fond du cœur. Naturellement, le retour inopiné du châtelain du Coat fit en partie les frais de la conversation. Tout devient événement dans une vie retirée. Les conjectures allaient leur train, et je me surpris partageant pleinement la curiosité de mes voisins.

Au retour, le recteur s'empara des guides pendant que j'allumais mon cigare. J'étais en humeur de *far niente*, et je lui abandonnai la conduite de mon vieux cheval qui n'a pas, d'ailleurs, besoin d'être guidé par des mains bien savantes.

— Comment trouvez-vous vos voisins ? demanda-t-il, me jetant un rapide coup d'œil, puis reportant toute son attention sur l'allure de la bête.

Je répondis par une autre question :

— Ont-ils toujours vécu de cette vie paisible et dénuée d'incidents ?

— M. de Saint-Georges a été officier. Les autres n'ont guère quitté leur village, sauf pour quelque excursion au chef-lieu ou un voyage à Paris.

— Et ils appellent cela vivre !

Le recteur sourit et me jeta un autre coup d'œil rapide.

— Je croyais que vous appréciez pleinement les douceurs d'une pareille existence et que le repos des champs soutenait avec avantage, à vos yeux, la comparaison avec l'animation des camps, qui en est l'antithèse.

— Oui, dis-je vivement, mais le repos n'est qu'une mortelle atonie quand le travail et la lutte ne l'ont point précédé.

Le recteur me rendit les guides, prit, bien à loisir, une prise de tabac, puis s'enfonça dans son coin de l'air qu'il prend chaque fois qu'il entame une discussion.

— Pensez-vous qu'il n'y a de travail et de lutte que sur le champ de bataille ?

— Non certes. Mais je ne vois guère ce qui peut, sur une scène aussi restreinte que l'est celle-ci, occuper l'activité d'un homme jeune et ardent et satisfaire sa juste ambition.

— Une vaste propriété, les devoirs et les soins qu'elle entraîne, les progrès qu'elle peut faire réaliser à l'agriculture dans toute une région, ne voyez-vous pas là un champ suffisant d'activité et d'utilité ?

— Oui, peut-être, quand on a passé la première jeunesse.

— Mais si la jeunesse, en dehors du travail, trouve dans ce cadre limité un attrait assez vif pour combler d'autres aspirations ? Si, par exemple, un jeune homme se marie dans son pays, dans son village, ne pensez-vous pas que les paisibles joies de la famille, combinées avec un labeur obscur, mais digne et fécond, sont de nature à faire oublier une scène plus brillante et à détruire tous les germes d'ambition ?

Il y avait dans le regard du recteur une pointe de malice qui me fit supposer de sa part une arrière-pensée.

Je secouai la tête en riant.

— Je suis tenté de croire, lui dis-je, que vous m'avez dissimulé l'existence de quelque damoiselle, se cachant au fond de l'un des manoirs où vous m'avez conduit, et peut-être comptez-vous sur ses charmes pour m'enchaîner à Kermaria et me faire troquer mon sabre contre un soc de charrue.

Le recteur se mit à rire à son tour.

— Les châteaux où nous venons d'entrer, dit-il, ne recèlent pas la moindre princesse enchantée. Mais je crois que, en dépit de votre enthousiasme pour la campagne, en dépit aussi de l'attachement dont vous êtes capable pour un foyer, vous ne briserez votre épée ni pour les douceurs du repos, ni pour le bonheur que peut donner une famille... Est-ce amour de votre glorieux métier ? Je l'avais cru jusqu'ici, et cependant vos paroles de tout à l'heure paraissent faire penser que vous êtes ambitieux...

Ce que j'aime dans les conversations que j'ai avec le recteur, c'est qu'elles me font voir clair

en moi-même, et c'est une force pour un homme que de se connaître.

Eh ! bien, non, je n'ai pas pour ma carrière l'amour ardent que j'ai constaté chez certains camarades. Je suis entré à Saint-Cyr sans un grand entraînement. J'ai pris intérêt à mes études, j'ai eu mes heures d'enthousiasme, j'ai compris et goûté l'ivresse que peut donner le métier des armes. Mais j'ai connu aussi des heures de lassitude et de dégoût et, en somme, il est plusieurs autres professions dans lesquelles j'eusse trouvé des satisfactions et un intérêt aussi vifs.

Suis-je ambitieux ? Si c'est l'être que de désirer arriver au sommet de sa carrière comme au terme de la route qu'on a choisie, je dois avouer que j'espère être un jour général, et que je ferai tous mes efforts pour y parvenir.

Je le dis franchement au recteur, qui s'amusa de notre entretien et qui prenait avec délices force prises de tabac.

— Mais, dit-il, il s'agit de savoir ce qui vous attire dans le sommet que vous voulez atteindre. Sont-ce les honneurs ? Est-ce la satisfaction de dépasser vos rivaux, de l'emporter sur eux ? Ou bien le commandement a-t-il pour vous des séductions spéciales ? En un mot, préférez-vous le pouvoir, les honneurs ou la suprématie ?

Je me mis à rire, puis, prenant plaisir à cette analyse de sentiments que je n'avais jamais sondés, je réfléchis un instant.

— Le pouvoir a du bon lorsqu'il permet d'être utile, dis-je. Quant aux honneurs, il me semble que je les attribuerais tout le premier à mes épaulettes et non à ma personne. Enfin, je me crois insensible au plaisir étroit ou même assez vil de dépasser mes camarades. Il est tels d'entre eux dont l'avancement me semble à la fois si juste et si désirable, que j'aurais honte de passer avant eux.

Mon vieil ami battit des mains avec une satisfaction évidente.

— Alors, me dit-il d'un ton de triomphe, je vous avais bien jugé. Vous avez la très noble et très rare ambition de celui qui estime trop haut sa carrière pour ne pas s'efforcer de la suivre jusqu'au bout, mais qui, dans les récompenses qu'elle lui offre, l'honneur plus qu'il ne pense à son intérêt personnel... Soyez en paix, votre ambition, encore une fois, est légitime. D'ailleurs, il est des êtres faits pour la vie active. Si vous pensiez à vous ensevelir ici, je serais le premier à vous pousser dans la lutte.

— Alors, dis-je, riant de nouveau, il est bien vrai que vous n'avez aucune fiancée bretonne à me proposer ?

— Non, mais qu'importe ? Si je vous connais bien, et Dieu merci vous n'êtes pas de ceux qui ont intérêt à cacher quelque chose d'eux-mêmes, une affection noble et pure, loin d'atrophier vos

sentiments mâles et élevés, leur donnera plus d'essor. Plus vous aimerez votre femme, plus vous tiendrez ferme votre épée, et plus vous mériterez d'arriver aux honneurs que dédaignent seulement les incapables ou les désabusés qui ne prennent pas assez leur métier pour respecter les récompenses qu'il tient en réserve... Tout sentiment à la fois honorable et ardent développe chacun des germes honnêtes de notre cœur.

Comment ce prêtre obscur et modeste connaît-il si bien le cœur humain? Je ne pus m'empêcher de lui dire que je trouvais fâcheux qu'il fût enseveli dans ce village ignoré.

— Mon ambition, à moi, répondit-il en souriant, n'est pas de ce monde. Pourvu que je sois capable de faire du bien à mes paysans, qu'importe le reste?

— Mais vous feriez du bien aussi dans un centre plus vaste.

— Les âmes ont partout la même valeur intrinsèque, mon cher enfant. Et c'est un bienfait de Dieu, voyez-vous, d'avoir été placé dans une retraite paisible où, tout en m'occupant de mon troupeau, il me reste un peu de temps pour me préparer au grand voyage... Voici mon presbytère... Merci de m'avoir fait passer une bonne journée et de me laisser, comme un vieil ami, lire dans votre jeune cœur loyal... A bientôt.

Et je revins chez moi, plus pénétré, je ne sais pourquoi, de ce que la vie a de grave et de ce que la voie que j'ai prise offre d'abnégation et d'austère dignité...

4 septembre.

Naturellement, ma promenade de ce matin a été dirigée du côté du Coat. La cour était veuve du gazon parasite qui avait envahi depuis si longtemps ses larges pavés, et les fenêtres ouvertes donnaient au château une physionomie nouvelle et vivante.

— Trois personnes! Qui donc peut accompagner M. de Gévras? me demandais-je malgré moi.

Puis je me moquais de moi-même et de la tournure provinciale qu'avait prise mon esprit.

Dans la journée, comme je choisissais les moins humides des cigares qui reposent depuis un temps immémorial dans les caisses de la marchande de tabac, cette femme, qui est la gazette vivante du village, se hâta de m'apprendre la nouvelle du jour. Vers dix heures, on avait vu passer la calèche du Coat, revenant de la gare avec un monsieur âgé, deux dames et des domestiques étrangers.

— Je n'ai pas pu voir si les dames sont jeunes, ajouta-t-elle, car la voiture a passé vite et elles avaient des voiles épais. Mais c'est tout de même

bien agréable de voir les « noblesses » habitées cette année, et chacun en profite au bourg, voyez-vous, monsieur...

Je songeai d'abord à diriger une seconde fois ma promenade du côté du Coat; mais, par un calcul machiavélique, je me dis qu'étant à une si petite distance du bourg, les nouveaux arrivés y viendraient peut-être dans la journée, et je me rappelai à temps que j'y avais, ce jour même, des affaires sérieuses. D'abord je devais parler au peintre, qui est en même temps vitrier, pour faire changer quelques vitres fendues à la serre. Je dus ensuite discuter longtemps avec le maçon au sujet des murs du potager qui se lézardent d'une manière menaçante, et je passai enfin chez le couvreur, pour lui recommander de faire, avant l'hiver, une inspection sérieuse des toits. Comme je passe pour n'être pas « fier », je m'attardai avec tous ces braves gens à parler de leurs affaires, tout en me tenant sur le seuil de leur porte et en inspectant la place et la route du Coat.

Rien ne parut. Vers cinq heures, las d'attendre et ne voyant plus à quel corps de métier je pourrais bien avoir affaire, je me décidai à regret à rentrer chez moi. Et la soirée m'a paru longue...

N'est-ce pas bizarre d'appliquer à des événements minuscules, à une curiosité puérile le même intérêt, la même ardeur, la même passion que de grands politiques apportent à leurs affaires? Je comprends maintenant que le cadre seul varie, que l'homme est partout le même et que, faute de mieux, une taupinière peut absorber son attention à l'égal d'une montagne!

5 septembre.

Je les ai vus!

Je n'avais pas osé errer ce matin près du Coat. Mais j'étais anxieux, ému, il me semblait que mon voisinage était plus animé, et que des effluves de vie venaient à moi de chez mes voisins.

Après mon déjeuner, j'allai jusqu'au bout de l'avenue en fumant mon cigare. O surprise! J'aperçus sous les arbres, tout près de la route, deux personnes qui n'appartenaient point à la population du bourg: un homme de soixante-cinq à soixante-dix ans, de tournure distinguée, bien qu'un peu raide, et une femme de petite taille, dont la figure était voilée d'une épaisse gaze blanche, mais dont la tournure et les mouvements trahissaient la jeunesse.

Tous deux étaient arrêtés en ce moment. Le monsieur cherchait évidemment quelque chose qui laissait sa compagne beaucoup plus indifférente. Il se tournait de divers côtés et parlait avec animation, tandis que la jeune fille, tout en

l'écoulant tranquillement, contemplait avec une admiration évidente un délicat panache de fougère qu'elle venait de cueillir.

Ce fut elle, cependant, qui m'aperçut la première. Elle dit quelques mots à son compagnon qui, se retournant aussitôt, fit quelques pas vers moi, ôtant son chapeau pour répondre à mon salut.

— Monsieur, il y a de longues années que je ne suis venu dans ce pays... Peut-être pourriez-vous aider mes souvenirs. Je voulais montrer à ma petite-fille une pierre druidique qui, si je ne me trompe pas, se trouvait à l'entrée de cette avenue...

Il avait des manières compassées, mais extrêmement polies. Je m'inclinai profondément, tout en cherchant du coin de l'œil à percer le mystère du voile de gaze, tandis que la jeune fille se rapprochait lentement.

— Monsieur, répondis-je, il m'est d'autant plus aisé de vous renseigner que la pierre dont vous parlez se trouve dans un champ qui m'appartient... Veuillez franchir cette barrière...

Je tins ouverte la clôture rustique, et ayant traversé un coin de prairie, j'indiquai du doigt le menhir qui s'élevait, solitaire, au milieu d'un champ de blé noir en fleur.

— Mille grâces, monsieur... Stéphanie, ma chère enfant, vois comme ce bloc est élevé; il affecte même des formes plus régulières que la plupart de ses pareils... On avait jadis élevé une croix sur le sommet; elle fut abattue pendant la Révolution, mais j'en ai vu autrefois les vestiges.

La jeune fille leva son voile et découvrit un visage un peu pâle, que je m'imaginai avoir vu quelque part, avec des yeux de turquoise et une petite bouche qui, en ce moment, s'allongeait d'un air dédaigneux.

— Vraiment, grand-père, dit-elle d'une voix harmonieuse, je ne puis partager votre enthousiasme pour ce bizarre monument. J'aime bien mieux regarder la nappe argentée qui l'entoure... Comme cela sent bon!

Ses yeux rencontrèrent les miens, et elle vit bien, à mon sourire, que je pensais comme elle.

— J'aimerais à posséder sur mes terres un de ces témoins des âges druidiques, reprit l'étranger. Ne m'avez-vous pas dit, monsieur, que ce champ vous appartient?

— En effet... Permettez-moi de me présenter moi-même... Je suis le châtelain de Kermaria, la maison située au bout de cette avenue, et je me nomme Robert de Bévry.

— Et moi le vicomte de Gévras, arrivé d'hier seulement au Coat. Votre nom ne m'est pas étranger, monsieur... Je me souviens qu'il y avait jadis des rapports amicaux entre Kermaria et le Coat. Après tant d'années, on ose à peine questionner... Mon voisin était sans doute votre aïeul. Serai-je assez heureux pour le revoir?

— Il est mort depuis plus de dix ans. Je suis, hélas! seul à Kermaria.

— Je suis sincèrement désolé d'apprendre que M. de Bévry n'est plus... Habitez-vous Kermaria une partie de l'année?

— J'y passe un congé de convalescence; je suis lieutenant au 11^e chasseurs à pied, et je reviens du Tonkin.

— Et vous avez été blessé? s'écria presque involontairement la jeune fille, regardant la cicatrice qui traverse mon front.

— Oh! ceci n'est rien qu'un complément d'uniforme, dis-je en riant. Mais mon épaule se souviendra longtemps des balles tonkinoises, et, toujours grâce à ces bandits, je suis privé pour tout l'été du plaisir de monter à cheval.

Le visage de M. de Gévras exprima immédiatement la sympathie. Les yeux de sa petite-fille devinrent extraordinairement brillants comme s'ils avaient été humides, et elle reprit d'une voix émue:

— Vous êtes bien jeune pour avoir été si terriblement éprouvé par la guerre!

— Mais je suis bien jeune aussi pour porter les galons de lieutenant et ce bout de ruban rouge, répliquai-je gaiement. Croyez moi, mademoiselle, le remède se trouve toujours à côté du mal.

— Je vois que le sang des Bévry n'a pas dégénéré en leur descendant, dit M. de Gévras, me regardant avec intérêt. Votre famille a du reste des origines militaires. Gaël de Bévry était à la croisade avec Philippe-Auguste.

J'ouvris de grands yeux.

— Quoi! monsieur, vous connaissez ma famille? m'écriai-je, à la fois surpris et charmé.

— Grand-père connaît et aime tout ce qui est vieux, dit M^{lle} Stéphanie avec un fin sourire.

— Il n'est pas très difficile, pour quelqu'un qui a jadis étudié l'armorial de Bretagne, de connaître à peu près les noms des familles qui remontent aux croisades; elles ne sont pas si nombreuses. Savez-vous, monsieur, qu'en 1789, l'aristocratie française ne se composait pas de plus de cent mille familles nobles, dont la plus grande moitié avait été anoblée par l'effet des privilèges attachés à leurs fonctions ou à leurs charges, ou par lettres patentes du roi, et dont quinze à vingt mille tout au plus auraient pu faire la preuve d'une noblesse d'origine, c'est-à-dire fondée sur le fief? Ah! monsieur, que d'usurpations dans ce pays où les prétentions nobiliaires semblent s'élever avec le flot démocratique!... Je me souviens, en outre, que vous avez, dans la cour de votre château, un puits fort curieux portant le millésime de 1480. Dans l'ancienne chapelle, il y avait une statue du quatorzième siècle, en pierre, représentant la sainte Vierge et l'Enfant Jésus...

— Je serais très heureux si vous vouliez bien

me faire l'honneur de renouveler connaissance avec ces antiquités.

— Est-ce que Kermaria est ancien ? demanda la jeune fille.

A ma honte, M. de Gévras était mieux que moi en état de lui répondre.

— Beaucoup plus ancien que le Coat, ma chère. Il y a un porche et des fenêtres Renaissance d'un assez bon style.

— Et le mobilier ? dit curieusement M^{lle} Stéphanie.

Je souris.

— Je sais, dis-je, qu'aujourd'hui tout homme du monde doit être expert en vieux meubles, et je le serais, j'aime à le croire, si j'avais pu, au sortir de Saint Cyr, devenir l'habitué des salons parisiens et aussi des boutiques de bric-à-brac. Mais on m'a tout de suite envoyé au Tonkin, où mon goût n'a pu s'exercer que sur les incrustations plus ou moins modernes et les dragons sculptés... A ma honte, j'avoue donc ne pouvoir vous dire si le salon de Kermaria est Louis XV

ou Louis XVI, ni de quelle fabrication sont les tapisseries des murailles.

— Des tapisseries ! Moi qui les adore ! Nous n'avons rien de curieux au Coat. Je hais les meubles Empire.

— Et je m'étonne, moi, que l'aïeul de votre grand'mère les ait choisis, lui qui haïssait si franchement Bonaparte, ajouta M. de Gévras.

Puis, se tournant vers moi, il m'exprima le désir poli de me voir chez lui, invitation que j'accueillis avec d'autant plus d'empressement que le gracieux sourire de M^{lle} Stéphanie la confirmait agréablement.

Je demandai la permission de me présenter au Coat dès le lendemain et nous nous séparâmes déjà presque amis, moi formant des projets de voisinage qui ont animé mon repas solitaire et qui m'offrent des perspectives enchantées. Décidément, Kermaria était bien solitaire.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

PRIMAVERA



*COUCOU ! Mais quelle est donc là-bas, je ne sais où,
Cette voix qui m'obsède et dont l'écho sonore,
Quand elle cesse aux bois, en mon cœur vibre encore ?
Quel est ce doux appel mystérieux ? Coucou !*

*Puis il va se perdant au loin ; puis, tout à coup,
Comme un chant d'alouette au ciel qui se colore
Monte dans la fraîcheur exquise de l'aurore,
Il retentit plus éclatant : coucou, coucou !*

*Non, d'un oiseau banal, ô notes cristallines
Qui semblez promener sur des flûtes divines
Le souffle harmonieux de quelque dieu charmant,*

*Non, non, vous n'êtes pas les vains épithalames !
C'est le Printemps qui passe et qui chante, en semant
La primevère aux prés et l'amour dans les âmes.*

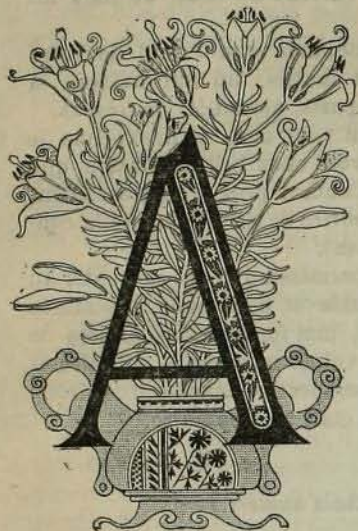
Achille PAYSANT (En Famille).

FAIT HISTORIQUE

Sous l'une des portes du palais habité par le roi de Bavière, à Munich, est placée une inscription allemande, qui porte qu'en 1490 un duc Christophe, avec deux de ses chevaliers, ont sauté le long du mur, où ils ont atteint les hauteurs indiquées par trois clous, qui y sont élevés à peu près à deux mètres, deux mètres et demi et trois mètres au-dessus du pavé. La marque la plus élevée est celle du duc. Auprès est un bloc de marbre vert, du poids d'environ 150 kilogrammes, qui a été, dit-on, soulevé par le duc et jeté assez loin de lui.

LES FIERTÉS DE ROSENN

(SUITE ET FIN)



IX

VERSAILLES la maison de la Retraite, transformée en ambulance, laisse ses portes ouvertes jour et nuit pour le transport des blessés, et les vierges timides qui l'habitent se sont faites femmes héroï-

ques pour les recevoir et panser leurs plaies effrayantes.

Plus de rangées de bancs et de pupitres noirs dans les vastes classes dont les élèves, licenciées, sont retournées près de leurs parents; mais des lits dressés en hâte et rassemblés comme on a pu : lits d'hôpital alternant avec des matelas jetés à terre ou posés sur des planches et des tréteaux.

Chaque jour, après chaque nouvelle bataille, les rangs se pressent et les salles s'emplissent. Chaque soir, quand tombe la nuit, sombre et lugubre, portant la fièvre dans les plis de son manteau noir, les infirmières improvisées entendent s'élever et croître autour d'elles, — murmure vague d'abord, concert lamentable ensuite, — les plaintes, les cris, le délire des malheureux patients, jusqu'à l'heure où l'aube, blanchissant l'horizon, vient détendre leurs nerfs, rafraîchir le sang dans leurs artères, et leur donner un fugitif repos après la longue insomnie.

Peu à peu, Rosenn s'est façonnée à la vue des blessures béantes et des flots de sang qui en ruissellent.

Toute femme, dans l'acception vraie du mot, se double d'une garde-malade; elle en a l'énergie virile, la patience inaltérable, le dévouement et l'intelligence. Il ne lui reste à acquérir que le sang-froid, l'habitude des remèdes à appliquer, et l'adresse, la légèreté de mains dans les pansements.

Rosenn eut de trop fréquentes occasions de s'exercer pour ne pas acquérir promptement toutes ces qualités. M^{me} Saint-Ferdinand n'avait pas d'aide plus attentive et plus habile; et c'était, pour les blessés, comme un rafraîchissement d'apercevoir, dans leurs plus cruelles tortures,

à côté de l'austère visage de la religieuse, cette jeune et suave figure, nimbée d'un nuage de mousseline transparente, qui se penchait vers eux avec une angélique et tendre commisération.

Et comme ses mains étaient douces, comme elles effleuraient légèrement la chair vive et les membres brisés! Comme sa voix musicale apportait à tous des paroles d'encouragement et d'espoir!

Après l'investissement de Paris par les Prussiens, un instant d'accalmie avait dilaté les cœurs serrés d'angoisse.

L'armistice venait d'être conclu : dans les deux camps, les troupes, lassées, posaient leurs armes; on entrevoyait la fin de la guerre, de la tuerie acharnée, haineuse et sauvage. Les blessés allaient guérir en paix et bientôt rallier le foyer, retrouver la chère famille...

Puis, tout à coup, la guerre civile éclata, plus horrible encore que la guerre étrangère, car chaque coup de fusil qui partait frappait un frère de celui qui l'avait tiré et le sang qui ruisselait chez les révoltés, aussi bien que chez les défenseurs de l'ordre, était le sang sacré de la patrie.

Pourtant il fallait combattre. Si sanglante et si cruelle qu'elle fût, la répression était nécessaire. On en avait, en majeure partie, confié le soin — sentant le besoin d'y employer des hommes résolus et aveuglément disciplinés — aux troupes de la marine, à celles qui, sur mer, apprennent que leurs chefs sont maîtres après Dieu.

Aux équipages de la flotte étaient adjoints quelques régiments modèles d'infanterie de marine détournés de leur destination première et qui, au lieu de s'embarquer pour les colonies, avaient été dirigés sur Paris.

Versailles, la cité endormie par excellence, était en ébullition. L'armée y causait un mouvement inaccoutumé et jusque dans les ambulances, on parlait du nouveau siège et de la farouche résistance des communards.

Un convoi de blessés venait d'arriver et on les répartissait entre les maisons hospitalières de la ville. A la Retraite, on en apporta cinq : quatre matelots et un officier d'infanterie de marine. Dès que la civière fut découverte, avant même d'avoir vu les traits du blessé, rien qu'en apercevant son uniforme, Rosenn, frappée au cœur, avait crié :

— Roland!

C'était lui, mais il ne pouvait l'entendre. Dans

son visage livide il n'y avait plus ni vie, ni expression.

Au front, un petit trou sanglant coupait cette blancheur marmoréenne et, au-dessous des chairs gonflées, tuméfiées, la balle, contournant l'os, avait tracé un sillon noirâtre. Elle s'était arrêtée près de la tempe.

Sous le revers de la tunique, un tampon de toile grossière, appliqué là en toute hâte, se rougissait rapidement.

— Vite, un lit! fit la voix brève du major. Du diable s'il en est encore temps!

Rosenn, toute raide, montra du doigt l'étroite couchette de fer dont elle venait, une minute auparavant, de détourner les draps quand on avait annoncé des blessés.

M^{me} Saint-Ferdinand lui prit la main et la serra :

— Chère fille, murmura-t-elle, l'épreuve est trop rude. Eloignez-vous.

La jeune fille, incapable de proférer un mot, eut un geste d'énergique protestation. Ses petits doigts se crispèrent sur le chevet du lit, prêts à résister si on eût tenté de l'entraîner.

Cependant un étudiant en médecine qui avait offert aux religieuses son concours dévoué, aidait le major à sonder les blessures de Roland. Les deux balles étaient restées : celle du front facile à extraire, celle de la poitrine profondément et dangereusement enfoncée.

Le chirurgien se tourna vers M^{me} Saint-Ferdinand :

— Mieux vaut tenter l'opération tant qu'il est insensible, dit-il; avez-vous sous la main tout ce qu'il faut?

Rosenn étendit le bras d'un mouvement automatique, et prit sur une table des paquets de toile fine et vieille, des tampons de charpie, des rouleaux de bandes.

Avec l'indifférence et la rudesse de quelqu'un qui compte pour rien la vie des autres et la sienne, le vieux major, sa trousse étendue sur le lit voisin, choisissait ses instruments.

La vue de ces pinces, de ces lames d'acier insensibles et cruelles comme la main qui les dirigeait, fit frémir Rosenn.

D'un geste si rapide qu'à peine la jeune fille eut le temps de voir briller le tranchant aigu, le chirurgien avait ouvert le front de Roland, — à une ligne de la tempe, — et le projectile, avec un bruit sec, était tombé sur le plancher, tandis qu'un jet vermeil éclaboussait l'oreiller, les draps et les mains de l'opérateur.

L'étudiant s'approcha alors. M^{me} Saint-Ferdinand lui tendait une cuvette où, dans l'eau attiédie, surnageait une éponge fine et molle. Très adroitement, il lava la plaie, appuyant sur la raie bleuâtre pour en chasser le sang coagulé et, ensuite, prenant des mains de Rosenn la charpie et les bandes, il acheva avec son aide le pansement.

Le major, les sourcils froncés, tenait entre ses doigts, tout rouges encore, le poignet du blessé, interrogeant le battement de l'artère, et mécontent de l'irrégularité et de la petitesse des pulsations.

D'un regard inquiet, le jeune étudiant scrutait sa physionomie bourrue et perplexe. Enfin, il parut prendre une décision et, soulevant les épaules :

— Au petit bonheur! grommela-t-il.

Rosenn, défaillante, s'était laissé choir, agenouillée, près du lit où Roland respirait si faiblement, que ses lèvres mêmes ne s'animaient pas du plus léger frémissement.

Le chirurgien prit dans sa trousse une paire de ciseaux et en donna une à son aide. En moins d'un instant, les manches de la tunique furent coupées et le vêtement retourné sur le lit, dégageant la poitrine.

Le grossier tampon avait glissé; le médecin le jeta par terre, déchira la chemise et regarda plus attentivement encore que la première fois la petite plaie, large à peine d'un centimètre, dont les bords, rentrés en dedans, se violaient et d'où le sang ne filtrait plus que goutte à goutte.

A grande eau il la lava, posa son oreille sur la poitrine, écouta la respiration courte et saccadée de l'officier, hocha encore la tête et, avec un gros soupir, après avoir examiné plusieurs pinces, saisit la plus longue et la plus affilée.

Son masque d'indifférence se dénouait et il ne songeait pas à le rattacher. Pâle, avec les pommettes ardentes, de grosses gouttes de sueur perlant à la racine de ses cheveux plantés en brosse sur un front bas et obstiné, il introduisait les deux branches de la brucelle dans la blessure. Sa main ne tremblait pas, mais au prix de quels efforts la maintenait-il si assurée!...

Tout à coup, il rencontra une résistance et sa gravité se fit plus solennelle encore. Dans le grand silence de cette salle où les convalescents assis sur leurs matelas suivaient d'un œil anxieux cette scène poignante, on eût entendu voler un moucheron.

Une secousse brusque donnée à l'instrument arracha un faible et douloureux soupir au blessé.

Était-ce le dernier? Son visage devint plus blême encore... mais le major élevait entre les poirtes de sa pince la balle tout aplatie qu'il venait d'extraire.

Il ne banda la blessure que sommairement, afin de ne pas abuser de la faiblesse de Roland, puis, se tournant vers M^{me} Saint-Ferdinand :

— Je vais aux autres, Madame, dit-il. Veillez de près, de très près. Je reviendrai dans quelques heures et j'établirai mon diagnostic.

— La fièvre va-t-elle survenir, Monsieur?

— Je la redoute et je l'espère à fois. Madame,

vous aimez les blessés comme vos frères et le bon Dieu vous doit bien quelque chose en retour de votre charité. C'est le moment de vous employer près de lui.

Rosenn ne pouvait se résoudre à s'éloigner d'une seconde. Les paroles du chirurgien, effrayantes dans leur brutale clarté, la glaçaient. Ses lèvres s'agitaient sans trouver de paroles et, entre ses doigts, elle faisait glisser, d'un mouvement machinal, les grains usés de son chapelet.

Enfin vers cinq heures, alors que l'obscurité commençait à descendre d'un ciel brumeux de mars, le major reparut, au moment où on allumait les lampes, dont des globes en verre dépoli adoucissaient la lumière.

Il s'approcha, toujours suivi de son aide, et, d'un geste impérieux, éloigna Rosenn et la religieuse.

Roland revêtu, et les bandages solidement fixés, il les rappela.

Pour la première fois, Rosenn trouva la force de parler.

— Monsieur, murmura-t-elle très bas, d'une voix à peine distincte, avez-vous encore un peu d'espoir ?

— Eh ! mon Dieu ! ma chère demoiselle, fit le chirurgien embarrassé, tant qu'il y a vie, il y a espoir.

La jeune fille laissa échapper une exclamation de colère.

— Je vous demande, Monsieur, une réponse catégorique, fit-elle nettement.

— Eh ! bien... Je n'espère guère. Les blessures sont mauvaises...

Pour ne pas tomber, Rosenn s'accrochait des deux mains au fer du lit ; la religieuse essaya de faire un signe au major, mais elle la prévint et demanda fiévreusement :

— Alors, vous croyez qu'il va mourir ?

— Il peut guérir, mais... la blessure de la tête a produit une commotion terrible. Je ne sais s'il faut souhaiter la guérison... la folie ne serait-elle pas pire que la mort ?

— La folie ! la mort !... Et entre les deux termes de cet horrible dilemme, il n'y a donc pas place pour un miracle ?

L'insistance et l'émotion de la jeune fille frappèrent enfin le chirurgien qui surprit en même temps la pantomime désolée de M^{me} Saint-Ferdinand et se mordit les lèvres.

— Un miracle, reprit-il vivement. Eh ! Mademoiselle, les anges en obtiennent parfois. Je ne suis pas un athée, je crois que le bon Dieu est plus fort que moi et qu'il peut guérir là où je désespère. Mais j'avoue que... humainement... il faudrait tant de choses !

— Quoi donc ?

Il faudrait — oh ! cela est impossible à demander, — qu'une personne, toujours la

même, car le malade, si inconscient qu'il paraisse, s'habitue à une main, à une voix, à un regard au point de ne pouvoir s'en passer... Il faudrait donc au chevet de ce lit, toujours la même personne et, de cette personne, une vigilance constante. Or la crise peut durer quinze jours, trois semaines... Peut-on demander d'une seule personne ce siècle de veilles, de fatigues, d'émotions ; trois semaines sans sommeil, sans oubli, sans repos, sans défaillance?... Qui aurait assez de forces ?...

— Moi, Monsieur.

— Rosenn !

— Mademoiselle !

— Vous, si jeune et si frêle ! fit avec compassion l'étudiant.

— Oh ! j'ai beaucoup souffert. Cela fortifie le cœur, trempe la volonté et assouplit le corps, Je veillerai le temps qu'il faudra.

— Rosenn ! quelle imprudence !

— Ma mère, laissez-moi faire. Quelque chose me dit que je le sauverai. Ecrivez votre ordonnance, Monsieur, et je l'exécuterai.

Et trois semaines ont passé durant lesquelles Rosenn n'a pas dormi deux heures et pas faibli une minute. Pas une plainte du blessé ne lui a échappé... Jamais une potion, une tisane, un réconfortant n'a été omis à l'heure dite. Elle a lutté pied à pied contre la fièvre, contre l'abattement, contre la mort ; et maintenant que Roland revient peu à peu à la vie, de même que la plante flétrie se relève lentement, l'incomparable gardienne se dérobe et disparaît.

Mais il l'a vue, quand sa raison vacillante se raffermissait, chassant les dernières brumes du délire ; il a reconnu la chère figure, veillant à son chevet ; la voix aimée, résonnant à ses oreilles comme un chant harmonieux, et il sait que ce n'est pas une vaine illusion.

Il a demandé à la religieuse qui remplace Rosenn épuisée ce qu'il faut pour écrire et, comme le major consulté a donné son acquiescement, le convalescent, de sa tremblante main, a écrit à M^{me} de Kerléannou.

Celle-ci, folle d'inquiétude, crut mourir de joie en revoyant cette écriture à peine lisible. Quand elle eut atteint la dernière ligne de la lettre, elle fit atteler, conduisit Yolande et Gabrielle à V..., chez le président, et prit le premier train pour Versailles.

Entre la mère et le fils, il s'écoula une heure du plus doux et du plus tendre épanchement, puis M^{me} Armelle se fit guider vers la chambre de Rosenn.

La jeune fille était si abattue, que la porte en s'ouvrant ne lui fit pas soulever les paupières.

— Est-ce vous, chère Mère ? demanda-t-elle de sa voix alanguie. Vous vous inquiétez donc toujours ?

— Rosenn ! regardez-moi... mon enfant, ne souriez-vous pas à la mère de Roland ?

— La mère de Roland ! Vous êtes ici, Madame ! s'écria la pauvre enfant en se redressant galvanisée... Ah ! c'est juste, vous venez le chercher.

— Il m'a écrit, il m'a tout dit : et la mort qui a passé si près de lui, et vos veilles, et votre dévouement. Oui, je viens le chercher, et vous emmener avec lui. C'est vous, Rosenn, qui avez sauvé, qui me rendez mon fils. Il vous appartient, vous l'avez bien gagné et c'est moi qui vous supplie à présent...

La jeune fille l'interrompit vivement.

— Madame, dit-elle, de son accent fier et digne, rien n'est changé entre nous... Roland est toujours l'héritier de Kerléannou, et je n'ai pas cessé de m'appeler Rosenn Mériadec.

— J'espérais que vous oublieriez.

— Il ne m'est pas permis d'oublier, ni à vous, Madame.

— De l'amertume, mon enfant?... Je vous croyais incapable d'en ressentir.

— Aussi n'en éprouvé-je point.

— Rien ne fléchira cette étrange fierté... Vous ne céderez pas à ma prière ? vous ne reviendrez pas au pays ?

— Pas encore ; il y a ici des blessés à guérir, et après, il restera bien des misères à soulager ; les suites de la guerre sont si désastreuses ! Je retournerai plus tard à Kerléannou, à Coatserhò, oui, plus tard.

Et elle ajouta si bas que M^{me} Armelle ne l'entendit qu'à demi :

— Je ne veux mourir que là !

Instances et prières, tout se brisa contre sa résolution ; elle ne consentit même pas à revoir Roland. La mère et le fils durent s'éloigner sans lui adresser d'autres adieux.

Un jour, que M^{me} de Kerléannou, distraite et désœuvrée écoutait vaguement le babillage de Sidonie, elle tressaillit en voyant passer devant sa fenêtre une paysanne vieille et cassée.

— On dirait Manon, murmura-t-elle.

Au même instant le marteau de la porte retombait bruyamment sur la plaque et bientôt la servante de Coatserhò entra.

A sa vue, un sombre pressentiment serra le cœur de la châtelaine. Manon ne vit pas qu'elle lui tendait la main avec bonté.

— L'enfant est revenue, dit-elle d'une voix rauque, exempte de tout sentiment de joie, et il semblait pourtant que l'événement seul dût en porter avec lui.

— L'enfant est revenue, répéta la brave créature, et elle vous envoie ceci.

De ses doigts osseux, mal assurés, elle tira avec peine un papier de sa gorgerette et tendit à M^{me} de Kerléannou une enveloppe sans adresse.

Très agitée, M^{me} Armelle la décacheta. Dans la grande feuille blanche, une seule ligne, laconique et explicite comme un télégramme :

« Venez avec Roland. »

— Attendez-moi, Manon, fit sans hésiter la mère du capitaine. Je prends seulement le temps de faire appeler mon fils, et nous partirons tous ensemble.

Puis, quand elle eût donné les ordres :

— Comment est Rosenn ? interrogea-t-elle, anxieuse.

La pauvre vieille leva au ciel ses mains tremblantes, et deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues ridées.

— Jésus ! Madame, répondit-elle tristement, elle s'est tuée là-bas à soigner le monde et à consoler les misères. La religieuse qui l'a ramenée dit qu'on n'a jamais pu lui faire mesurer ni son courage, ni ses forces. Si vous la voyiez !... quelle pitié, Seigneur !... on dirait quasi d'une ombre !...

Rosenn n'était plus que l'ombre d'elle-même, en effet. Quand Roland et sa mère entrèrent dans sa chambre, elle essaya, sans y parvenir, de se soulever, de redresser sa taille affaissée au fond d'une bergère, et ne put que tendre vers les arrivants ses deux mains diaphanes.

Une flamme intense ranima ses grands yeux soulignés d'un cercle bleuâtre et un rose vif teinta fugitivement les pommettes de ses joues.

L'automne encore dorait les cotéaux, la lande, le jardin que l'on apercevait par la fenêtre ouverte ; le soleil épandait sa lumière, plus vive avant le déclin, et envoyait un de ses rayons jusqu'au front blanc de Rosenn qu'il entourait d'une éclatante auréole.

De poignants et doux souvenirs envahirent en foule le cœur de Roland et on eût dit que la jeune fille les devinait.

— Comme à Locmariaquer, n'est-ce pas ? fit-elle de sa voix si affaiblie que ce n'était plus qu'un souffle.

— C'est là que j'ai senti pour la première fois que je vous aimais, lui répondit l'officier. Depuis, je n'ai jamais cessé ; depuis, je n'ai pas contemplé un coucher de soleil, je n'ai pas vu fuir un jour d'automne sans évoquer la vision entrevue là-bas, devant la mer bleue, au pied du grand men-hir... Ah ! Rosenn ! cruelle Rosenn ! si vous aviez voulu !...

Elle baissa un instant les yeux, puis relevant son regard vers ceux qu'elle avait appelés :

— Voulez-vous encore de moi pour femme ? voulez-vous de moi pour fille ? demanda-t-elle.

M^{me} de Kerléannou l'attira sur son cœur, la serra entre ses bras. Roland se mit à genoux près d'elle.

— Pourquoi n'avez-vous pas consenti plus tôt ? dirent-ils d'un ton de tendre reproche.

— Parce que je ne pouvais pas vivre près de

vous, parce que, née d'obscurs parents, ma place n'était pas dans une famille dont le ciel ne m'avait pas créée l'égale. Mais, à présent, mes jours s'en vont; peut-être ai-je vu resplendir aujourd'hui mon dernier soleil... durant une heure je pourrai vous aimer, Roland, vous donner mon cœur et sa tendresse absolue... Vous rêviez de me rendre heureuse, eh bien! grâce à vous, mes derniers instants s'écouleront radieux...

— Rosenn! vous me déchirez l'âme.

— Ecoutez, moi aussi j'ai fait mon rêve; il est pur, et vous l'approuverez, *ma mère*; Roland, vous ne refuserez pas de l'accomplir.

Elle s'arrêta un instant et reprit :

— Demain nous serons unis, demain le prêtre joindra nos mains et Dieu bénira la fusion de nos âmes. Alors je n'aurai plus de secret pour vous, je vous dirai ce rêve que j'ai formé.

Au matin de ce jour solennel, une aurore rosée se leva, l'*angelus* tinta, distinct dans l'atmosphère sereine et bientôt la clochette d'argent des enfants de chœur annonça la venue du « Bon Dieu ».

Près du lit de la paisible, presque joyeuse agonisante, les mains pieuses de M^{me} Armelle avaient dressé un autel drapé de blanc, illuminé de cierges, et fleuri de roses pâles au suave parfum.

Quand l'hostie y fut déposée par les mains du prêtre et eut reçu les adorations de tous, M^{me} de Kerléannou se leva.

— Monsieur le recteur, dit-elle, unissez devant Dieu ces deux enfants. Faites de Rosenn ma fille, la femme de Roland de Kerléannou.

Grave et recueilli, le pasteur joignit dans les siennes la main déjà froide de Rosenn et celle de Roland tremblante comme une feuille.

— Roland de Kerléannou, consentez-vous à prendre pour épouse Rosenn Mériadec ?

— Oui, balbutia l'officier dont la voix s'étouffa dans un sanglot.

— Et vous, Rosenn Mériadec, consentez-vous à prendre pour époux Roland de Kerléannou ?

— Oui, répondit-elle avec une céleste allégresse.

Emu jusqu'aux larmes, le recteur prononça les paroles sacramentelles.

Quand il eut fini, le jeune capitaine se pencha vers sa femme et déposa sur son front un chaste et tendre baiser où passait tout l'amour de son âme.

— Mon fils, dit le prêtre d'un ton affectueux et compatissant, vous touchez à un moment où les forces humaines sont insuffisantes. Voulez-vous recevoir en même temps que Rosenn le pain sacré qui console et qui réconforte ?

Sans répondre, Roland s'agenouilla, les mains jointes, le front courbé... Jamais mariage ne fut plus touchant, plus intime et plus saint. Seuls les

sanglots étouffés de M^{me} de Kerléannou, le chagrin plus violent de Manon troublaient le grand silence où Dieu venait de passer.

Au bout de quelques instants, Rosenn sortit de son recueillement extatique; sa main soulevée avec peine s'appuya sur la tête du jeune homme abîmé dans la douleur et la prière. Il releva le front, Rosenn l'attira vers elle.

— Ecoutez, mon Roland, murmura-t-elle à son oreille, écoutez le rêve suprême de votre Rosenn. Un jour vous m'avez dit : — vous en souvenez-vous ? — Rosenn, devenez ma femme, vous serez la reine et moi l'esclave...

Un sourire angélique passa sur ses lèvres.

— Ce n'est pas le rôle d'une femme de commander, mais une mourante ne jouit-elle pas un peu de ce privilège ? Vous m'obéirez, Roland ?

— Le moindre de vos désirs me sera sacré...

— J'ai rêvé que le sombre crêpe voilant le ciel de Kerléannou se déchirerait, qu'un jour votre mère, heureuse et fière, bercerait sous les grands arbres des anges blonds auxquels vous souririez avec orgueil... un glorieux nom ne doit pas s'éteindre, et le concert de voix enfantines mettrait tant de joie dans le vieux château ! Vos tristesses mêmes ne tiendraient pas devant les jeux et les rires de ces chères petites créatures...

— Ah ! Rosenn ! vivez...

— Vous savez bien que je ne le puis plus... mais je m'en irai l'âme en repos, le cœur en liesse vers l'éternelle patrie si je sais que mon rêve s'accomplira. Une tendresse constante et forte s'offre à vous... Roland, faites refluer les roses sur les joues pâlies de Gabrielle de Plouharnel. Promettez, dites, promettez...

Ses paroles se précipitaient plus faibles et ses mains serraient, suppliantes, les poignets du jeune homme.

— Rosenn, mon cœur sera toujours plein de vous.

— Le souvenir d'une morte qui, durant une heure, aura été votre femme, ne sera ni coupable devant Dieu, ni offensant pour Gabrielle. Vous lui direz que c'est moi qui ai voulu votre union. Ensemble vous marcherez dans la vie et ses sentiers vous paraîtront charmants encore; vous parlerez parfois de la pauvre Rosenn qui vous aimait tous deux; et puis pour les chrétiens, il n'est pas d'éternel adieu... nous nous reverrons, au ciel, où l'on s'aime les uns les autres de l'amour des anges.

Les grands yeux d'azur de Rosenn reflétaient ce ciel dont elle parlait, elle les abaissa encore une fois sur son mari.

— Promettez, Roland ! supplia-t-elle.

— Ma bien-aimée, répondit-il, je ferai votre volonté...

Epuisée, elle retomba en arrière, ses petits

doigts cessèrent de presser les mains de Roland et glissèrent inertes sur le drap blanc.

M^{me} de Kerléannou courut au lit et se courba sur elle.

— Mère, bénissez-moi, murmurèrent les pauvres lèvres glacées où naissaient déjà les pâles violettes de la mort... une autre fille vous consolera. Gabrielle sera l'heureuse femme de Roland.

— Oh ! Rosenn ! mon ange !

— Qu'il est doux de mourir quand on s'en va aimée et bénie ! Roland, approchez, oh ! bien près ! Je veux vous voir encore, et puis mettez dans ma main le crucifix ; qu'il ait ma dernière pensée, ce consolateur de toute douleur.

Entre ses doigts, Roland glissa la croix de nacre et d'argent du chapelet... une dernière fois les yeux de Rosenn rencontrèrent les siens avec une indéfinissable et surnaturelle expression, puis ils se fermèrent à demi et, de sa bouche entr'ouverte, s'envola un faible soupir.

M^{me} de Kerléannou prit à deux mains la tête de Roland, dont les yeux fixes, perdus dans une douloureuse et terrible contemplation, ne quittaient pas le visage de Rosenn, et, la serrant contre sa poitrine :

— Mon pauvre enfant ! gémit-elle.

Il éclata en sanglots déchirants.

Avril et le renouveau, les aubépines dans la haie, les églantines au fond du hallier, dans le ciel bleu les nuages rosés, les fils de la Vierge et les oiseaux, tout sourit au rêve de Rosenn.

Près de trois ans ont passé depuis l'heure où, sur son lit d'agonie, elle répétait de sa voix ardente sur un ton de prière et d'autorité :

— Promettez, Roland, promettez !

Le gentilhomme a tenu parole, le chrétien a rempli son devoir, le mari d'une heure est resté fidèle au pur et cher souvenir...

Les cheveux de M^{me} Armelle sont tout blancs, mais, sous cette neige, que son regard est jeune et chaud, quand il suit, à la fois inquiet et charmé, les pas vacillants de deux blonds chérubins si peu habitués encore à la terre qu'ils ne savent pas y marcher.

Roland, Rosenn sont jumeaux. Roland, c'est l'orgueil de la jeune mère, Rosenn, la joie délicate du père. Ils ont vu le jour en mai, comme les belles fleurs et les gentils oiseaux.

Roland ne peut les regarder sans leur sourire. Il tend les bras, les petits accourent en trébuchant, mais sans tomber, et Gabrielle qui étouffait une exclamation de frayeur en les voyant se lancer seuls, salué d'un cri de joie les premiers pas de ses enfants.

M. de Kerléannou a pris sur ses genoux les deux anges, ingénument fiers de leur exploit. Il les enserre dans ses bras et Gaby, appuyée à son épaule, lui effleure le front de ses frisons dorés.

Il lève la tête, il sourit... il l'aime, la chère et douce créature pour laquelle il est — non pas Dieu, car Gabrielle est pieuse, — mais le roi, le maître obéi et chéri.

Oui, Rosenn l'avait dit : pas de jour d'orage qui n'ait enfin son rayon de soleil... pas de roc si désolé qu'il n'y germe enfin une fleur... pas d'existence si ravagée où le sourire ne renaisse vainqueur des pleurs et du désenchantement.

Là-bas, sous les ifs et les cyprès toujours verts, symboles de la vie sans fin, se dresse une croix de marbre blanc parée de lierre et de pervenches. Elle porte, gravée en lettres d'or, cette courte inscription :

*Rosenn Mériadec
Baronne de Kerléannou
Morte à vingt-deux ans*

L'entablement de ce marbre disparaît sous un vrai tapis de fleurs ; la main pieuse de Gabrielle les soigne et les renouvelle, et le jour de leur baptême, on a porté à la fraîche tombe les deux blonds chérubins.

Et Rosenn, de la sereine patrie d'où est bannie la jalousie, où règne l'angélique amour, Rosenn doit sourire aux heureux qu'elle a faits.

Baronne S. DE BOUARD.

FIN

Economie Domestique

CRÈME AU VIN

Remplacer le lait par un vin blanc, et agir comme pour toutes les crèmes à la vanille ou au citron, ou à la fleur d'orange, produit un entremets excellent et peu connu en France. Les meilleurs vins à employer sont les vins du Rhin, de la Moselle, de Saint-Péray, de Vouvray, les vins blancs secs. On emploie le même nombre d'œufs que pour les crèmes faites avec du lait, on sucre un peu plus.

La science du ménage a pour auxiliaires : pour amasser, le travail et l'économie ; pour conserver, l'ordre et la propreté ; pour utiliser, l'instruction et les leçons de l'expérience ; pour réparer, l'industrie et l'activité ; pour embellir enfin, les enseignements du bon goût.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : Opéra : *Ascanio*. — Opéra-Comique : Musique religieuse. — Concerts spirituels et concerts mondains. — Nouvelles éditions : musique de choix.



LORSQUE paraîtront ces lignes, le maître savant qui s'est dérobé à ses amis, à son succès et aux jugements de ses concitoyens sera peut-être de retour. Nous ne disons pas retrouvé parce nous n'avons jamais cru qu'il fût perdu, malgré les racontars fantaisistes qui ont eu cours sans nous convaincre. Un homme du mérite de M. Saint-Saëns ne saurait ainsi disparaître comme un vulgaire malfaiteur, sans laisser de trace.

Pour ceux qui n'ont pas connu le drame de M. Paul Meurice, alors sous le titre de *Benvenuto Cellini*, tous les journaux ont raconté que M. Gallet en avait tiré le poème d'*Ascanio*, en le présentant cette fois sous le nom de l'élève préféré du grand sculpteur italien. Ils ont de même signalé les épisodes qu'il avait dû remanier, supprimer, ou ajouter pour la scène de l'Opéra.

Malgré toute l'habileté du librettiste, il n'a pu éviter une sorte d'obscurité naissant de situations trop nombreuses qui, dans le drame, se déroulent et se débrouillent d'elles-mêmes, mais auxquelles la musique, en absorbant l'attention, enlève une grande part de clarté.

Du reste, nous n'entreprendrons pas de promener nos lectrices à travers les mille péripéties de cette pièce touffue où tout le monde s'aime à contre-temps et cherche plus ou moins à se tromper. Sans parler de ce que la donnée a de scabreux, car on sait qu'à la cour de François I^{er} on ne se piquait pas de mœurs puritaines, nous sommes déjà forcée de restreindre nos appréciations musicales aux pages capitales de l'ouvrage.

Elles s'y trouvent en grand nombre si l'on veut faire attention que le maître a écrit là non un travail de spéculation, mais une œuvre d'art et de science, sans parti pris d'écoles ou de procédés. On retrouve dans son instrumentation le savant symphoniste qu'il a toujours été, et la grâce enveloppante de ses harmonies circule sous mille formes ingénieuses d'un bout à l'autre de la partition.

Il n'a pas dépendu de lui si le sujet qui lui a été imposé reste, pour les deux tiers, dans la demi-teinte des opéras de genre, se prêtant à

merveille aux mélodies rêveuses comme aux modulations caressantes. C'est ainsi qu'il nous fait traverser les trois premiers actes d'*Ascanio*, où sauf de rares exceptions où se montrent la passion ou l'enthousiasme, on reste sous le charme des grâces captivantes d'une orchestration sans rivale. Citons au vol : le « chant d'amour », d'*Ascanio* ; la « scène de la présentation » ; la majestueuse « invocation » du roi de France ; la « rencontre des deux amoureux » Colombe et *Ascanio* ; « l'épisode du mendiant » ; puis la « chanson Florentine » ; les tendres « cantilènes » d'*Ascanio*, dans le style du temps ; la « plainte de Colombe », sans accompagnement et de la plus archaïque facture ; l'« explosion passionnée » de Benvenuto ; le joli « madrigal de François I^{er} » ; enfin le « ballet », aussi dans la couleur du temps et ne renfermant pas moins de douze morceaux merveilleusement ciselés par le symphoniste.

C'est au quatrième acte que l'action prend les teintes sombres du drame et il nous tardait d'arriver au magnifique quatuor, qui fait penser à celui de *Rigoletto*, sans lui ressembler, et restera la plus belle page de l'œuvre. Là, comme dans celles qui vont suivre, on sent profondément vibrer l'âme du musicien. La « scène d'amour » entre *Ascanio* et Colombe est ravissante, et « l'*Arioso* », déjà célèbre de Benvenuto, sera longtemps bissé. Le beau dévouement de Scozzzone, qui fait le sacrifice de sa vie, est exprimé en des accents non moins émus qui se soutiennent jusqu'au dénouement. Il forme le cinquième acte, où se trouve une scène dramatique de premier ordre.

L'exécution, fort inégale, se ressent de l'absence du maître aux répétitions. M. Lassalle chante et déclame, en grand artiste qu'il est, le rôle difficile de Benvenuto. M^{me} Bosman a beaucoup de talent ; M. Plançon tient magistralement le rôle du roi de France ; ceux de la duchesse et d'*Ascanio* semblent lourds pour la gracieuse Adiny et le gentil amoureux Cossira. L'orchestre n'a manqué que de la présence du compositeur, peut-on lui en vouloir ?

À l'Opéra-Comique : la rentrée de M^{lle} Deschamps et de M. Soula Croix ; le *Dante*, prêt à passer bientôt ; la *Basoche*, dont les études avancent et, pendant la Semaine sainte, deux beaux concerts spirituels où l'on a entendu des œuvres classiques et religieuses : Mozart et son *Requiem* ; Pergolèse et son *Stabat* ; S. Bach et son *Magnificat*, sans parler des maîtres Hændel, Weber et Mendelssohn y ont trouvé une exé-

cution hors ligne par l'orchestre et les artistes.

Du reste, elle serait interminable, la liste des séances où la musique religieuse a eu la place d'honneur au programme, pendant la Semaine Sainte. Le Conservatoire a donné une superbe exécution de *Gallia*, de Gounod. Au théâtre du Châtelet, sous la direction de ce maître, ses plus célèbres pages ont été admirablement exécutées : *Le cantique d'Athalie*, *l'Hymne à sainte Cécile*, des fragments de *Mors et Vita*, puis *Gallia*, avec la grande cantatrice Krauss, M^{lle} de Montalant. MM. Mauguère et Auguez pour les parties chantées. — Enfin, au Cirque d'Hiver, un très beau programme dont nous citerons seulement *l'Enfance du Christ*, de Berlioz, avec Talazac pour récitant; *l'Enchantement du Vendredi-Saint*, de Wagner, admirablement rendus par l'orchestre de M. Lamoureux. Malheureusement des incidents regrettables se sont produits à propos du poème de *la Passion*, de M. Harau-court, interprété par M^{me} Sarah Bernhardt, MM. Garnier et Brémont.

L'espace nous manque pour parler de plusieurs concerts intéressants tel que celui de M^{lle} Laure Taconet, élève de M^{me} Pauline Viardot. Elle a donné une première audition du *Rêve de l'Enfant prodigue*, scène lyrique de M. Paul Collin, musique très réussie de M. P. Deschamps. M^{lle} Taconet s'y est montrée la digne continuatrice du beau style de M^{me} Viardot dont *Sapho* et tant d'autres ouvrages nous ont laissé le souvenir. M^{lle} Taconet a été acclamée ainsi que l'œuvre et ses auteurs. Les chœurs, sous la direction de M. Dérivis et de M. Th. Dubois, dans sa remarquable scène de *Proserpine*, ont été d'une exécution parfaite. MM. Lopez, Dérivis, Loys et Delafosse, apportaient le concours de leur talent si apprécié à cette brillante séance.

Non moins attrayante a été celle donnée par la Société chorale d'amateurs, sous l'habile direction de M. Ad. Maton. A côté des pages célèbres de Hændel, Gounod, Ch. Lefebvre, citons rapidement, hélas! trois premières auditions dont le succès a été complet. Ce sont : *La Vierge au peigne d'or*, par le prince de Polignac; *Les lendemains de la vie*, par R. de Boisdeffre; puis *Noce en Finlande*, par Ed. Diet. Superbe chambre et vifs applaudissements hautement justifiés. Dans un intermède, M. Lœb a fait apprécier son rare talent sur le violoncelle dont il tire des sons merveilleux et touchants.

La maison veuve E. Girod vient de faire paraître une nouvelle édition du chef-d'œuvre de Boëldieu, *la Dame Blanche*. En comparant cet ouvrage, dont la création remonte à 1825, aux opéras modernes, on est émerveillé de la prescience de son illustre auteur dont l'orchestration reste toujours un modèle du genre et n'a pu vieillir. *La Dame Blanche* est en effet le type

par excellence de l'opéra-comique français, ses airs élégants, ses mélodies fraîches et vives, en font un ouvrage de tous les temps pour les collections d'amateurs et de musiciens érudits. La convenance du sujet et le goût qui a dicté les soins de cette édition nouvelle, la destinent aussi aux bibliothèques de jeunes filles. L'impression très belle, en caractères modernes, sur papier satiné, enfermés dans un demi-carton-nage glacé, d'une blancheur de lys, où on lit seulement ces trois mots : *La Dame Blanche* en lettres d'argent; c'est simple, coquet et d'un goût élégant. On pense malgré soi que pour ouvrir ce candide volume, il faut de jolis doigts roses. Ajoutons que cette nouvelle édition a été reconstituée d'après la partition d'orchestre et réduite pour le piano, selon les règles de l'instrumentation moderne, par M. Paul Puget, compositeur de premier mérite.

C'est aussi la maison Girod qui vient de se rendre acquéreur de la partition du *Vénitien*, d'Albert Cahen et L. Gallet, qui va être représenté au Théâtre des Arts, de Rouen.

Nous recommandons comme nouveautés de choix tout à fait remarquables, pour le piano, les trois pièces de E. Nollé : *Fête Royale*, très brillant menuet; *La Poursuite*, caprice plein de légèreté et de brio; *Élégie*, inspiration charmante, mélodique et de belle facture, bonne moyenne force. Les « Pièces Intimes, » de Woollett, sont des compositions hors ligne et d'un goût achevé : *Danse rustique* et *Adagietto*, *Valse* et *Chanson triste*, *Scherzo Fou*, se tiennent tous trois dans la moyenne force. — Les « Pièces de Genre, » de Massenet, arrangées pour piano à quatre mains par Filliaux-Tiger, sont faciles autant que séduisantes. Citons seulement aujourd'hui : le ravissant et si harmonieux *Nocturne*, et un joli *Rigodon*, d'une verve endiablée et fort originale. — La belle danse de salon de E. Ketterer, *Badoise-Polka*, arrangée à quatre mains par Ed. Mangin, quoique de très moyenne force, sort absolument de l'ordinaire et produit le plus brillant effet.

Editeur : Veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre.

Pour le chant, voici deux spécimens de musique étrangère et religieuse fort intéressants et d'un beau sentiment mélodique. Le premier est un *O salutaris*, plein d'onction et de charme, sur paroles latines, avec un quatuor, *Ad libitum*. Le second : *Tantum ergo* pour voix seule, d'un magistral effet, renferme les trois textes français, anglais et latin. La musique de ces deux pièces est du chevalier de Yrigoyti et mérite qu'on s'y arrête. Traduction française par Ed. Turquety.

Editeur : Schott, 70, faubourg Saint-Honoré.

MARIE LASSAVEUR

CAUSERIE

1^{er} mai 1890.



DANS l'aube du renouveau, et les senteurs premières des lilas aux touffes mauves, dans les forêts lorraines où éclosent à cette heure les muguetts tremblants, à travers les jeunes pousses des vieux arbres du *Bois Chesnu*, sur le ruisseau de la *Fontaine des Dames*, à Vaucouleurs, un nom court murmuré par les voix de l'espace..... la brise nous l'apporte, un nom brave et doux : Jeanne d'Arc !

Elle fut une légende vivante, a dit Michelet, rapide et pure, de la naissance à la mort.

La légende n'est qu'un rêve, un rêve splendide de poésie et de mystère enfanté par un chroniqueur sur celui qu'il aimait, puis embelli encore par ceux d'après...

— Mais ici la légende s'évanouit, le mystère se découvre, la réalité superbe demeure.

On l'avait laissée, l'humble bergère, ensevelie dans l'histoire avec les guerriers dont on apprend les exploits aux heures longues des classes ; et voilà qu'à la fin de notre dix-neuvième siècle pratique et raisonnant, le siècle du fer et du microbe, elle se lève et revit dans une auréole, la bonne Lorraine, tandis qu'un Noël général la salue et l'acclame.

Le printemps entier lui a été consacré à Paris.

Un orateur puissant, infatigable, a entrepris la *Croisade de Jeanne d'Arc* et, accourant à l'appel, nous sommes toutes venues.

Monseigneur Pagis prêchait... il disait qu'en elle depuis les jours d'enfance la vie d'en haut absorba toujours l'autre et en supprima le développement vulgaire.

S'il nous faut subir, hélas ! le développement vulgaire, ne pouvons-nous, du moins dans la mesure de nos moyens, cultiver aussi en nous vie d'en haut, monter sur les sommets !

On y est bien, entouré d'horizons, quand il n'y a point de brume sur les yeux de l'esprit ! On y respire un air fort et vivifiant.

Je sermonne?... mais non, c'est ainsi que nous dissertons, très sages, mes petites amies et moi, ne rêvant plus que sublinités en récapitulant les vertus de notre héroïne, sans cependant prétendre à la libération des pays annexés autrement que par notre influence muette et sûre.

Je dis *notre héroïne*, la nôtre, bien à nous jeunes filles, pas du tout à vous, mesdames...

La réponse victorieuse à messieurs nos frères

qui osent prétendre que les femmes célèbres ne se sont jamais élevées à la hauteur des hommes célèbres !

En vérité !

Les hommes sont plus orgueilleux, plus tapageurs ; leurs vrais... et leurs faux héros masculins ont tous des statues, des fontaines, des monuments au lieu de leur naissance — notre Jeanne n'a rien !

Il faut réparer cet oubli ingrat ; nous gardons nos amours au cœur craignant de les exposer à la poussière et au vent... C'est bien, cependant mettons à l'abri au milieu de la basilique de Domrémy, qui se construit en ce moment, notre guerrière française dans une sainte gloire.

Je sais une noble enfant qui a cessé de vivre, qui eût été ravie de ces hommages éclatants rendus à la Vierge d'Orléans, une Lorraine aussi, intelligence rare et cœur de feu, morte en pleine fleur et dont le crayon ne laissait rien à désirer à la plume.

Je veux parler de Marie-Edmée Pau dont le journal est un des favoris de ma bibliothèque. Je l'ouvre souvent et retrouve toujours avec une joie exquise l'amie inconnue que je reconnaitrai sûrement au paradis. Elle avait consacré à Jeanne d'Arc toutes les admirations de sa nature vibrante d'artiste.

Quelques lignes prises au hasard :

« La musique joue... je suis au ciel, car il me semble que Jehanne est sur la terre. Toute une foule est là sous mes yeux ; son étendard immaculé flotte au vent ; les noms de ses victoires écrits sur des écussons entourent la place, le soleil fait étinceler tout d'une gloire et d'une allégresse nationales que je n'espérais jamais voir sur la terre de France. Les grands peupliers se balancent et tendent leurs branches vers le ciel avec un élan que je traduis par une action de grâces. »

N'est-ce pas charmant ?

La rencontre de ces âmes poétiques est reposante ; elles nous entraînent au royaume idéal, sans cependant perdre pied sur notre globe ; — Marie-Edmée n'était point riche et donnait vaillamment des leçons de dessin.

Je songeais à cela ayant devant moi un papier de musique encore blanc, où je copiais précisément ma partie d'une cantate que nous devons chanter en chœur dans la chapelle de Domrémy le 31 mai... — Toc, toc, toc, faisait mon alouette dans sa cage de bois... toc, toc ! et elle heurtait la toiture en paille finement tressée que j'ai installée pour l'empêcher de se briser la tête. Elle retombait sur le sol, regar-

dait au travers des barreaux en tendant le cou avec un petit air d'oiseau triste, piquait avec une sorte de rage les mottes de gazon que je dépose avec soin chaque matin dans sa cage, puis revenait près de la porte close, les yeux brillants comme des perles de jais fixant obstinément le plafond, le plafond bête, en plâtre, qui les effarouche et les étonne si fort, ces mignonnes créatures du ciel immense.

J'ouvre la fenêtre ; elle avance encore sa tête brune pour respirer la fraîcheur, sa gorge s'enfle comme pour un gazouillement, mais rien ne sort. — Est-ce que l'alouette chante en cage ? Son cantique d'allégresse est pour la liberté, et toc, toc, elle frappe des coups secs de révolte contre sa muraille inflexible.

Pauvre oiselle ! « La pitié onques m'advient... » J'ouvre sa cage.

Elle reste incertaine une seconde sur le seuil, ses plumes lustrées (elle n'a point pâti en captivité) se soulèvent... Est-ce un piège ?... En bas les bruits, les fracas inconnus de Paris qui l'effrayent ; en haut la voûte profonde, à peine azurée, où glissent des flocons blancs.

Elle sort agitée, avec un frou-frou d'ailes, et se pose anxieuse sur le portrait de mon père ; elle attend un peu, au-dessus de cette bien-aimée figure à jamais figée dans la mort, picote la dorure du cadre, piétine impatiente, puis, tout à coup, se penche à droite, reste immobile, se recueille — elle se prépare sans doute. — Soudain, d'un vol sûr, rapide, elle traverse ma chambre, frôlant mon front au passage comme en un merci et, sans hésitation, sans faiblesse, au-dessus des maisons, des toitures qui miroient au soleil, monte, monte droit dans les nues, chantant à perdre haleine... Je ne l'entends plus, mais je la devine.

Vole, fille des airs, ma prisonnière libérée ! Vole vers les astres, dans la lumière éblouissante. La lumière ! il y a des gens, beaucoup même, qui ne la voyent pas, leurs yeux sont clos ! Seigneur ayez pitié de ces misères !

Les aveugles, ne les avez-vous pas plaints souvent ? Ils s'en vont dans les ténèbres, les mains tendues en avant, comme nous l'intelligence curieuse, le cœur palpitant, l'âme pleine de désirs.

Quand nous les rencontrons, le regard vague, la démarche droite et ferme, nous devenons tristes ; nous sommes des clairvoyants, au sens réel du mot, car au sens moral il est, Dieu merci, beaucoup d'aveugles clairvoyants.

Ils pensent plus que nous peut-être qui éparpillons nos pensées sur tous les objets extérieurs. Ils analysent, ils écoutent, ils touchent et sont parfois d'une adresse pratique qui ferait rougir bien des jeunes filles aux yeux magnifiques, largement ouverts.

Ils travaillent, ils écrivent, ils lisent même, et c'est une de leurs plus vraies joies.

Nous pouvons la leur procurer cette jouissance précieuse, mes chères lectrices, et comme je vous connais, je vous y convie.

A l'aide du procédé Braille, rien n'est plus aisé ; il suffit d'un outillage très simple : une plaque de zinc, du papier épais, un poinçon, pour obtenir à l'aide de six points (:) toutes les combinaisons représentant les lettres alphabétiques. Le système est facile à apprendre, je vous le certifie par expérience, et on est très fier quand on le sait.

Le procédé de Louis Braille est un vrai chef-d'œuvre de simplicité pratique. Il a voulu, lui aveugle, éclairer ses frères, et il a réussi !

Ne l'aiderions-nous pas ?

Lire quelque chose d'intéressant pour soi seule (car il est certains livres qu'il faut savourer silencieusement, comme on cause à mi-voix avec un intime de son âme) et ensuite, encore sous l'impression bienfaisante, l'esprit imprégné de l'esprit élevé d'un autre, prendre son poinçon, s'en aller au jardin — voici la saison de campagne — et, dans la nature resplendissante, retracer, pour une portion de l'humanité souffrante, les pensées qui nous ont charmées ; n'est-ce point là, mes chères lectrices, une douce et bonne occupation ?

Cet utile passe-temps n'exclura pas les autres délassements de l'été, notamment la botanique artistique que vous allez, je veux le croire, cultiver cette année. Il n'y a plus d'exposition et les journées sont longues en villégiature. Esprit, gens et choses sont au repos ; plus d'attractions attirantes vers la capitale.

Cherchez dans votre bureau l'*Herbier du « Journal des Demoiselles »* qui y dormait au temps de neige. Les plantes grandissent, les fleurs s'ouvrent, les champs s'émaillent et les feuilles de votre album sont peut-être encore blanches. Remplissez la première, la seconde vous appellera bientôt.

Mais où êtes-vous, Alix ? Vous commencez par Jeanne d'Arc, vous continuez par les aveugles, vous finissez par l'*Herbier du « Journal des Demoiselles »* ; allons, expliquez-nous la génération de vos idées pour nous mettre au même niveau psy-cho-lo-gique...

La génération de mes idées dans cette causerie — je me répète, pardon ! mais il est impossible de ne pas radoter en philosophie — s'est opérée de la manière suivante :

Tout ce qui est beau, noble ou simplement joli s'enchaîne et produit des étincelles communicatives comme ces girandoles électriques qui enguirlandent la tour Eiffel aux jours de fête ; car, vous le savez, elle est rouverte, tarif réduit.

ALIX.

DEVINETTES

Sonnet-Portrait

On n'a point conservé son image authentique ;
La légende en traça vingt différents portraits.
La plupart à nos yeux sont, par le temps, sous-
[traits ;
D'autres n'ont propagé qu'une erreur roman-
[tique.

Si dans les brumes d'or on cherche en vain ses
[traits,
Si l'on n'y trouve plus qu'un nimbe poétique,

On peut de son histoire aimable et symbolique
Garder, pour l'avenir, de suaves extraits.

Elle eut entre les mains la lyre des poètes,
Sur ses cordes chanta dans le deuil et les fêtes
Et s'endormit un soir dans un final accord.

Mais de chants éternels pour son pays jalouse
Elle a du moins légué cette lyre à Toulouse
Et les doigts des vivants la font vibrer encor.

Homonymes

J'en fais un de chemin, revenant de la messe,
Avec Just et Francois qui vont à la kermesse.

Le colporteur courbé, barbe grise au menton,
A ferré ce matin celui de son bâton.

Quels que soient nos bonheurs, les plus dignes
[d'envie,
Nous verrons tôt ou tard celui de notre vie.

N'y mettons pas les pieds, n'y mettons pas nos [cœurs,
Marchons les yeux en haut, dans la lutte vain-
[queurs.

Un oiseau d'Amérique, un oiseau du Bengale
Portent ce nom très court. L'un à l'autre s'égale.
Ce sont deux inspecteurs : l'un règne sur les eaux
Et l'autre de sel gris fait remplir les tonneaux.

Enigme

Aussitôt semé je verdoie
Quand l'automne jaunit les prés.
L'hiver à peine me rudoie
Dans le blanc linceul des guérets.
Au printemps, sous les brises folles,
Ma tige, en ondulant, fleurit ;

Et l'été change mes corolles
En grains dont l'homme se nourrit.
Du pauvre alors je suis la manne
Tombée en un rude milieu...
Et de son humble cœur émane
Un grand merci pour le bon Dieu.

REBUS

EXPLICATION DES DEVINETTES

D'AVRIL :

CHARADE : *Tour bière.*

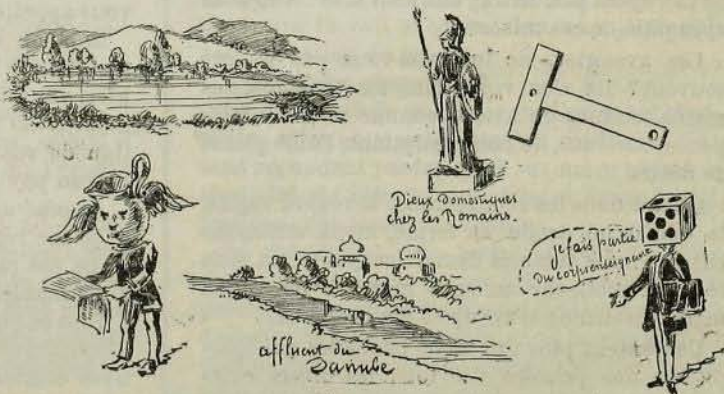
COMPARAISON-PROVERBE : *Timide*
comme une gazelle.

✓ a()o v

EXPLICATION DU RÉBUS

D'AVRIL :

*La gravité, l'orgueil et la paresse
marchent du même pas.*



Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Combien de nouveautés dans la mode actuelle qui ne sont pas *nouvelles* ! Ainsi la veste sans manches, qui est très en vogue en ce moment, ne l'a-t-elle pas été il y a une dizaine d'années ? Nous pensons que c'est la manche non pareille au costume qui a amené cette modification. Ceci n'est point absolu, d'ailleurs, la mode a ce bon côté d'accepter tout ce qui est joli. La jaquette et la veste à manches se font d'un bien joli tissu à double face qui dispensera de la doublure de soie ; ce sera donc une économie. Bien charmante celle en tissu beige pour le dessus et, pour l'envers, à fines rayures bleues et crème. Façon croisée et demi-ajustée avec l'encolure et le bas de la manche rejetés en revers ; elle s'ouvre largement ou se maintient par un seul bouton ; poche sur la très courte basque et sur la poitrine. Il y a bien d'autres couleurs dans ce genre de tissu qui est de haute nouveauté, comme la sainte mousseline et le Tom-Pouce, légères étoffes de laine, l'une à gerbes de fines fleurettes, l'autre à rayures satinées faisant bordure et dépassées par l'effilé tissé à même, dont elle prend le nom. Pour vous, mesdemoiselles, l'écoissais à grands carreaux mis en biais est à la mode ; les couleurs éteintes sont d'un joli coloris. La manche se fait en velours du ton foncé comme dans le costume suivant que nous avons vu chez M^{lle} Thirion. Le bleu foncé et le bistre de deux tons forment un écoissais coupé de lignes mais. La sous-jupe en taffetas couverte d'une jupe plissée derrière, très plate devant et un peu mouvementée. Un étroit plastron-gilet en velours sur lequel jouent les bords froncés du devant ; une ceinture en velours comme la manche qui est plate, et fermée, jusqu'à la saignée, par une suite de boutons en passementerie. La grande coquetterie de la veste et de la jaquette ce sont les boutons. Ils sont très grands, artistement travaillés quand ils sont en bois, unis mais en superbe corozo ; niellés en argent, etc. Le costume tailleur bénéficie de cette fantaisie. Pour le petit costume clair, les boutons sont en nacre de Burgos, cette jolie nacre irisée qui a tous les feux du diamant et de l'opale. Les jeunes femmes portent pour la promenade un très élégant costume en drap d'été crème, gris de lin ou vert plantin ; tout simple de façon mais d'une exquise recherche de garniture. Au-dessus de l'ourlet sont disposés des nœuds brodés au passé, tournés et noués comme s'ils étaient de ruban, et au-dessus des paillettes dorées, retenues au milieu par un point noué, forment plusieurs rangs gradués de grandeur. Rien de plus joli que cette fantaisie que l'on retrouve au corsage et au bas de la manche. Le drap d'été mauve avec nœuds brodés en relief de soie vert asperge et les paillettes d'argent est, avec la couleur plantin et des paillettes d'or, ce qui nous a paru le

plus joli. Les cercles sont absolument supprimés à la jupe ; il y en avait bien encore un peu cet hiver, ce printemps il ne reste plus à la sous-jupe qu'une coulisse pour réduire encore et ramener derrière son peu d'ampleur qui est de deux mètres dix centimètres au plus.

L'encolure, quand elle n'est pas obligatoirement montante comme au costume tailleur, dégage un peu le cou et reçoit une haute dentelle froncée qui rabat autour en accentuant une pointe au milieu, cette pointe s'obtient en creusant un peu plus l'encolure à cet endroit. C'est une mode essentiellement jeune, et nous engageons à la porter celles qui en ont le droit... La dentelle, comme la broderie écrue, est portée de jeune fille, tant ces broderies et dentelles au métier sont de prix modiques ; nous conseillons plutôt la broderie qui fera une charmante jupe ; on complètera par un corsage en foulard bleu, à chemisette brodée ; les lés de derrière princesse seront rattachés au devant par une suite de petits nœuds papillon ou par un simple liseré. Continuez à vous amincir le plus possible en supprimant tout ce qui peut faire épaisseur sous le costume. Que votre jupon soit fort échancré pour qu'il puisse descendre très bas et qu'il soit sans fronces, excepté derrière, et monté par un passepoil. Faites-le en satinette de couleur rayée ou à fin jeté, c'est économique et coquet tout à la fois. Garnissez-le de quelques falbalas ourlés ou dentelés ; une coulisse serrée par un ruban noué dessus, resserrera encore son peu d'ampleur. Ce jupon doit être un peu moins long que le costume, mais assez long pour en soutenir le bas. Ce sont de petites indications nécessaires à vous donner et que vous pourrez suivre sans grever votre budget.

Pour les petites filles, nous signalerons la cape, une sorte de pardessus en fin drap gris, rose ancien, bleu chasseur, qui est toute droite, montée à un empiècement arrondi qui descend comme une petite pèlerine ; sur la couture une grosse ruche en drap découpée à l'emporte-pièce ; une ruche autour de la cape et à la fente qui sert à passer la main. Le chapeau canotier en paille posé un peu en arrière. Pour vous, le chapeau rond reste démesurément grand, microscopique s'il est capote ou capotoque. Le grand chapeau en crin mat pour le fond, ajouré pour la passe, est de grande élégance pour les jeunes femmes, de même que la capeline en paille d'Italie qui va beaucoup se porter. Presque toujours le derrière de la passe se croque ou se ramène sur le fond plat à cause de la coiffure qui masse très bas les cheveux. Chez M^{me} Naudin, 16, rue du Vieux-Colombier, nous avons vu toutes les nouveautés dont nous vous parlons et qui ont du succès. La capote de fleurs est une charmante coquetterie printanière qui coiffe à ravir. Les jeunes filles sont très bien avec le chapeau de paille ou de crin si diversement garni de coques, de fleurs et de fantaisies qui sont posées avec le goût qui distingue

le talent de M^{me} Naudin. La coiffure se compose toujours de frisettes sur le front plutôt crépées qu'en accroche-cœur, et d'une natte tournée en labyrinthe ou d'un catogan lâchement torsadé que l'on pique d'épingles d'écaille, épingles si commodes pour retenir les cheveux. Nous en avons vu de toutes sortes chez M. Lenthéric, le coiffeur attitré des élégantes. Si l'on met des postiches, les avoir très légers et très bien faits, sans cela ils font tomber les cheveux. M^{me} Lenthéric dirige, avec un talent remarquable, son atelier de fleurs d'où sortent les plus gracieuses et coquettes parures. Ces riens, un piqué, une demi-couronne, un pouf, sont montés avec une grâce toute personnelle. Les parures de

mariées sont charmantes, montées en mignonne couronne genre héraldique. Il y en a depuis 15 fr. et 25 fr. avec le voile. Il est facile de désigner la parure et le genre de fleurs : bruyères roses, ce que l'on veut, tout de suite elle sera expédiée. Les jeunes femmes apprécient fort deux cosmétiques inventés par M. Lenthéric : la rosée Orkilia et la poudre Orkidée, toutes deux excellentes pour le teint qu'elles conservent et embellissent. La première se met avec une petite et fine éponge légèrement imbibée d'orkilia, la seconde avec une houpe. L'adresse : 245, rue Saint-Honoré.

CORALIE L.

Le numéro de l'édition hebdomadaire du 19 avril a donné dans son Album les travaux suivants : Plateau-corbeille en étoffe Louis XVI et dentelle d'argent. — Marmite cache-pot couverte d'étoffe ancienne. — Col droit perlé avec frange, collier en perles de jais. — Détail (grandeur naturelle) du col droit et croquis du col étendu avec la frange. — Un côté (grandeur naturelle) de la ménagère à aiguilles. — Croquis de la ménagère ouverte. — Croquis de la ménagère fermée. — Vide-poche fait d'un écran en feuille de palmier. — Brosse couverte d'étoffe ancienne. — Bas de pantalon réuni à la jambe. — Bas de pantalon au crochet (grandeur naturelle). — Porte-journal à deux poches Louis XV, étoffe ancienne et peluche cuivre. — Tapis de table avec poche sur les côtés, tombant. — Broderie (grandeur naturelle) pour le tapis de table. — Deux bandes pour lingerie. — Angle pour l'encadrement du tapis.

Prix du numéro : 1 franc.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous avons dit dernièrement qu'il était important de choisir une très bonne faiseuse quand il s'agit du corset. La santé le veut. Achetez un corsage tout fait; s'il n'avantage pas la taille, la coquetterie sera seule à en souffrir; mais le corset c'est différent; s'il n'est pas taillé et baleiné en vue de la taille qu'il doit prendre et soutenir, il peut avoir les plus fâcheux résultats. C'est dans l'espoir de vous être vraiment utile, que depuis longtemps déjà, nous donnons l'adresse d'une corsetière de grand talent, M^{me} Emma Guelle 3, place du Théâtre-Français. La coupe de ses corsets étudiée avec entente et connaissance de la taille, non seulement lui donne de la grâce, mais encore la soutient, en lui laissant la souplesse des mouvements. Le corset-cuirasse de M^{me} Guelle, est pour nous la perfection; fait sur les mesures prises avec soin étant habillées, il va aussi bien que s'il avait été essayé. Nous le signalons aux mères aussi bien qu'aux jeunes filles et aux jeunes femmes. Pour celles-ci encore le corset du matin ou de repos est une très commode invention. Disons de même pour le corset à épaulettes destiné aux fillettes qui ne se tiennent pas droites et pour d'ingénieuses supercheries qui dissimulent les imperfections de la taille. Tout cela a valu à M^{me} Guelle de hautes récompenses : médailles d'or, etc., etc.

Or nous demande d'indiquer des étoffes noires pouvant se porter en deuil et couramment. Il faut, autant que possible, acheter ce genre d'étoffe dans une maison spéciale pour l'avoir d'excellent usage. Nous donnons donc l'adresse de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, comme une maison de confiance, où l'on ne trouvera que

des étoffes de choix et le plus souvent, pour la fantaisie, de dessins inédits et exclusifs. Quant aux costumes et confections, ils sont d'une simplicité élégante qui a grand air et que n'enlèvent pas des garnitures choisies mises avec une entente parfaite. Des passementeries superbes, des broderies à jour, des perles, tout concourt à donner un cachet aristocratique aux costumes et robes créés par la Scabieuse. Lainages noirs : grenadine dentelle pékinée, brochée, balzarine, voile rayé, pékin broché; guipure de laine, de soie, voile madrilène, rayure à jour, crêpe majolique uni et façonné. Dans les soieries nouvelles : gaze unie et façonnée; crêpes de Chine uni et broché, crêpe de l'Inde, du Japon, Persan, étoffes souples et charmantes. Le foulard demi-deuil est imprimé de jolis dessins, il est pékiné broché noir. Aussi pour demi-deuil, le surah, la louisine et le taffetas glacé mauve, blanc, lilas, pensée. Pour grand deuil les étoffes légères : Bengaline, voile de religieuse, bayonnaise, mousseline de l'Inde. Nommons le superbe cachemire pur en 1 m. 20 cent. et 1 m. 80 de large. Des échantillons seront expédiés franco par retour du courrier. Envoyer avec la commande d'un costume la longueur de la jupe, devant, et un corsage allant bien en signalant, s'il y a lieu, les rectifications à faire.

Trouver une maison qui vend des chaussures élégantes et solides à des prix raisonnables, n'est pas facile; aussi, croyons-nous être utile à nos lectrices, en leur répétant l'adresse de la maison Kahn, 50, rue Montorgueil. Chaussures d'élégantes, de fillettes, de jeunes garçons, fines ou fortes, sont également soignées, très bien faites et d'excellentes matières premières. Dans ces conditions, la chaus-

sûre est du meilleur porté et dure longtemps. La botte en chevreau brillant à 15 fr. 50, est une vraie trouvaille, et la botte Comtesse de Paris à 12 fr. 50, est solide et bien agréable à porter pour les longues courses. La forme très coquette des bottes et souliers de la maison Kahn donne de l'élégance au pied qui y est à l'aise et bien pris. Messieurs les collégiens y trouveront des souliers solides, dont ils n'auront pas raison en quelques semaines, et les enfants et les bébés quantité de gentilles fantaisies si recherchées par les mamans. Il y a aussi, pour les hommes, de belles et bonnes chaussures : bottines et souliers élégants.

Certainement, mes jeunes lectrices connaissent l'influence fâcheuse du soleil de printemps sur le teint. Il faut donc qu'elles prennent certaines précautions pour éviter que les taches et les efflorescences ne viennent le ternir. Les conseils suivants, que nous tenons de M. Guerlain, un parfumeur renommé doublé d'un chimiste de grand mérite, peuvent être suivis en toute confiance. La Crème de Concombres sera employée, matin et soir, pour se débarbouiller, ce qui n'empêche pas la lotion étendue d'eau de Cologne russe ou d'eau de Cédral, toutes deux rafraîchissantes; la première au parfum plus accentué, celui de l'eau de Cédral plus frais. La poudre de Cypris est indispensable. Par sa légèreté, elle adhère à la peau qu'elle rend transparente. La Pâte de velours est, pour la figure, préférable au savon le meilleur, qui peut rider la peau. Cette même pâte est excellente pour les mains. Le savon Sapoceti n'a plus besoin d'être recommandé; qui s'en est servi ne peut plus en avoir d'autre. Pour le bain l'eau de lavande ambrée rouge est du meilleur usage, rafraîchissante et tonifiante, elle donne de la souplesse aux membres. Il y a aussi l'Amidine de guimauve préparée pour le bain, qui se délaie dans l'eau comme l'amidon ordinaire; l'on y ajoute pour le parfumer une petite quantité d'eau de Chypre. Pour le mouchoir, les parfums les plus employés en cette saison sont : le Cédral, la Verveine, le Géranium; mais l'Impérial-Russe et le Pao-Rosa ont toujours grand succès.

Il était donné à la maison Lebel-Delalande, dont nos abonnées connaissent les merveilleuses tapisseries et les travaux de fantaisie d'un goût si artistique, de trouver une composition pour le collage des tapisseries modernes et anciennes, qui les garantissent des mites et des vers qui font de si désolants ravages. Le *Miticide Lebel* est une trouvaille heureuse, qui rendra de grands et utiles services, non seulement à nous travailleuses mondaines, mais aussi aux tapissiers et aux musées. Deux ans d'expérience avant d'en faire part à sa clientèle ont donné des résultats concluants, et déjà des amateurs ont eu recours à M. Lebel pour le collage et le redressage d'anciens ameublements de tapisseries par le *Miticide*. Les tapisseries quelles qu'elles soient peuvent être soumises à ce nouveau procédé. Nous avons vu un meuble de salon, fauteuils et canapés en superbe tapisserie que le collage avec le *Miticide* avait remise en relief, et dont les personnages, très effacés par les siècles, étaient redevenus plus apparents. Nous avons pensé qu'il serait bon de faire connaître à nos lectrices

cette invention, qui, en mettant leurs tapisseries à l'abri de ces rongeurs, se transmettraient sans avaries de générations en générations. Envoyer les tapisseries à l'adresse, 348, rue Saint-Honoré. Le *Miticide* Lebel exigeant certaines préparations, nous ne saurions l'employer nous-mêmes.

NOUVEAUTÉ

Papiers avec dessins à décalquer. — Dessins à porter soi-même sur toutes les étoffes.

Pour dessiner soi-même sur le linge, le velours, le drap, la soie et toutes les étoffes, des festons, des bandes de toutes grandeurs, des guirlandes, des coins de mouchoirs, tapis, tabliers de jeunes filles, robe à soutacher, etc., il suffit d'appliquer le dessin à l'endroit du côté de l'étoffe et d'y passer un fer moyennement chaud.

Il y a un grand choix de dessins. L'album pour choisir et quelques dessins échantillons se trouvent au *Journal des Demoiselles*. Adresser ensuite les demandes, en indiquant le numéro de l'objet choisi et le prix, à M^{me} veuve Weill, 11, rue Victor-Massé, Paris, de même que toute demande de renseignements. Prix modérés.

FABRIQUE DE FLEURS ARTIFICIELLES EN TOUS GENRES

De M^{me} A. Favier, rue du Faubourg-Poissonnière, 68, Paris.

Parmi les fleurs les plus en vogue, et que réussit admirablement M^{me} Favier, nous citerons d'abord le myosotis, d'un naturel parfait et qu'elle monte en si jolies guirlandes pour bords de chapeaux; puis le lilas, l'héliotrope en nuances nouvelles, la bruyère, etc. Des mélanges de pensées sauvages et de mimosa, de jacinthes et de coucous, etc. Le tout à des prix modérés. Nous recommandons également M^{me} Favier pour les parures de mariées, les bouquets d'autels, fleurs dorées et autres, et pour... sa complaisance et son exactitude parfaites.

MESSIEURS ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS

Maison de vente, 27, rue du 4-Septembre, Paris.

La maison Roullier nous montre de jolis tissus brochés soie sur les fonds vieux bleu, gris-fer : c'est une large guirlande dont l'effet est délicieux, 11 fr. 75 le mètre en 60 cent. de large; l'uni assorti, pour la jupe, est de 7 fr. 25 le mètre en 1 m. 20; il faut 3 m. broché et 5 m. uni pour faire le costume. La dentelle Renaissance brochée soie, formant rayure de huit centimètres de large sur tous les fonds, 11 fr. 75 en 60 cent. et 7 fr. 25 l'uni assorti en 1 m. 20 de large. Très élégante, la grande guirlande de feuillage sur surah, broché satin, qui se met en panneaux; se fait en coloris ton sur ton, 8 fr. 50 en 60 cent.; avec petites feuilles sur les mêmes tissus, pour la jupe et le corsage, 7 fr. 90 en 60 c. de large; rien de plus réussi, de plus riche que ce costume broché soie. Très belle la rayure Campano brochée camaïeu, sur héliotrope, tabac Eiffel, et gris, 11 fr. 75 le mètre en 60 cent. de large; l'uni en 1 m. 20 à 7 fr. 25 le mètre. Une merveille c'est le

tissu voile, avec les grands ramages, blancs brochés, formant dentelle Cluny, sur les fonds hélio-trope, bleu ciel, beige, rose tendre, griscendré, bleu gendarme et marine : en 1 m. 20 de large à 13 fr. 50 le mètre; l'uni, en voile pareil, est de 6 fr. 50. S'emploie également pour manteau d'été; 4 mètres suffisent.

Le foulard, comme toujours, va se porter énormément; on est tout au fond noir avec fleurs colorées détachées; en 70 cent. de large, il est de 3 fr. 75 le mètre et ne tache pas à l'eau. Une série fort belle, à 5 fr. 50, dans laquelle nous trouvons les ceillots roses sur fond noir, blanc sur fer, noir sur bleu électrique, orange sur noir et bouquet noir sur pon-

ceau. Beaucoup de pois très petits, en toute nuances, sur foulard. Les foulards de la maison Roullier frères (Compagnie des Indes et Malle des Indes réunies) ne se tachent pas à l'eau. Trois nuances : cerise, rose et gris-bleu, avec les anciens dessins Louis XV; les petits bouquets sont noirs et les ramages style ancien; en 70 cent. à 6 fr. 75. Il faut vous hâter : les belles nouveautés, chez MM. Roullier frères, s'enlèvent vite; elles sont du meilleur goût et les tissus solides.

On envoie *franco*, sur demande, la collection d'échantillons, que les dames sont priées de retourner le plus tôt possible.

EXPLICATION DES ANNEXES

ANNEXES

Modèles de M^{lle} Thirion, boulevard Saint-Michel, 47
Costumes d'enfants de M^{me} Taskin, rue de la Michodière, 2

PREMIÈRE FIGURE. — Robe en sicilienne *terre cuite*, ornée de dentelle noire; sur la jupe, à peine drapée devant, est posé de côté un coquillé de dentelle qui court dans toute la longueur; petite traine plissée. Corsage à gilet plissé en V à plis alternés; un coquillé de dentelle borde le gilet de chaque côté, depuis l'épaule jusqu'à la taille; un petit coquillé de dentelle forme jabot sur le petit plastron plat qui termine le gilet dans le haut; collerette rabattue en dentelle plissée; manche recouverte de dentelle noire froncée et *capitonée* sur la manche *terre cuite* (1). — Chapeau rond en paille noire, bordé d'une ruche de dentelle; aigrette en dentelle et chou de ruban posant dessus et dessous le bord croqué.

DEUXIÈME FIGURE. — Mantelet à taille en gaze brochée, bordé d'un galon perlé et d'un petit volant de dentelle. (Voir cette confection de dos, page 6, album de mai). Le devant est fermé sous un jabot de dentelle, jusqu'au bas du corsage, à la hauteur où commencent les longs pans; manche relevée à l'épaule et flottante, ornée comme le mantelet et croisée à l'entournure (2). — Chapeau, couronne en paille de riz et tulle, soutenant des brindilles de bruyère qui posent sur les cheveux.

TROISIÈME FIGURE. — Pèlerine en tissu pareil au costume, froncée dans un empiècement brodé; broderie au passé au bord de la pèlerine (3). — Capote sans brides en gaze vieux bleu, avec touffe de roses.

QUATRIÈME FIGURE. — Manteau en petit drap gris, à pèlerine formée de deux petits volants découpés à dents de scie, pris dans un empiècement soutaché de noir; col soutaché et manche froncée dans un haut bracelet soutaché. (Voir la planche de patrons). — Chapeau de paille marron, à bord relevé devant, retenu sous une crête en coques de ruban.

CINQUIÈME FIGURE. — Jupe plate en surah aubergine, lacée de côté sur une quille plissée. Corsage à pointe orné de draperies reliées entre elles par une lacure; manche lacée à la couture intérieure. — Capote *béguin*, à trois pièces simulées en ruban de paille ajourée; coquillé de ruban et touffe de mimosa.

SIXIÈME FIGURE. — Costume en zéphir, orné de bandes semées de pois brochés; une bande est posée, formant galon, au bas de la jupe; corsage froncé à petite basque, la basque plissée par la ceinture pareille à la bande qui orne la jupe; col, épaulettes bande en long sur le devant du corsage et poignets des manches également en tissu à pois

(1, 2, 3 et 4). Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *certe* recevront ce patron le 16 avril.

brochés ou brodés; le haut de l'encolure est capoté; la manche, en deux parties, forme un petit jockey avec volant (4). — Chapeau paillasson plat, orné d'un flot de coques de ruban, élevé devant.

SEPTIÈME FIGURE. — Robe de drap beige, ornée dans le bas, sur le devant de la jupe, d'un large velours gros vert; corsage froncé à la taille, ouvert sur un plastron de velours; ceinture à pointe et manche de velours à bouffant dans le haut. (Voir la planche de patrons). — Grand chapeau de paille beige doublé de velours gros vert; dessus, grande plume s'étendant sur la passe.

HUITIÈME FIGURE. — Costume en popeline écossaise, avec veste largement ouverte devant, en petit drap mastic soutaché de noir; une bande de drap prolonge le devant de la veste et descend jusqu'au bas de la jupe; pièce d'épaule tombant en pointe devant et derrière; manche mastic à crevé écossais en pointe; parement en écossais. (Voir la planche de patrons). — Petite toque écossaise avec bord en surah mastic; couronne de coques de rubans étagées en écailles; touffe de ruban d'où sortent deux plumes plates formant aigrette.

PLANCHE COLORIÉE

LAMBREQUIN, broderie indienne, points droits en soie d'Alger, cernés d'un point de Boulogne en lamé or, sur fond en drap ou cachemire de l'Inde. Effilé bas, or torsadé.

CARTONNAGE

CACHE-POT (TAMBOUR). — Voir le croquis et l'explication pour le montage (page 5 de l'album).

CINQUIÈME ALBUM

Petit entre-deux guipure Richelieu. — Dessous de bobèche. — Dessus sachet. — Serviette à œufs. — T.-P. enlacés. — Entre-deux. — Petite branche. — Carré en étamine. — Porte-cigarettes. — Pare-lumière. — Mouchoir festonné. — Tapis de table. — P.-A. enlacés. — Garniture. — E.-L. enlacés. — Calotte grecque. — Petite branche. — Cache-pot, tambour (cartonnage). — Douillette plissée pour baby. — Mantelet (dos de la 2^e toilette de la gravure). — Bouquet, perles. — Toilette de mariée. — Toilette de bal. — Dessous de lampe, fleurs en relief. — C.-D. enlacés. — Marguerite. — Dessus de piano. — Mouchoir application. — Fond point de Hongrie. — Madeleine. — Porte-photographies paravent. — G.-R. enlacés.

FEUILLE V

1^{er} CÔTÉ

CORSAGE LACÉ, 5^e toilette. } Gravure n° 4779.
VESTE, petite fille, 8^e toilette. }
SERVIETTE A OEUFS, page 2 (album de mai).

2^e CÔTÉ

CORSAGE, 7^e toilette. } Gravure n° 4779.
MANTEAU, fillette, 4^e toilette. }



Imp. Falcoier Paris

1^{er} Mai. 1890.

Modèles

Modèles

mière — Etoffes en Foulard de la C^{ie} DES INDES. 27. r. du 4 Septembre

Montorgueil.

Rue Vivienne. 48.



Imp. Fabron, Paris

B.C.

1^{er} Mai. 1890.

Journal des

Modes de Paris

Modèles de M^{lle}

THIRION. B^d St Michel. 47

Costumes d'Enfants de M^{me}

TASKIN. 2. r. de la Neichodiere

TE

Corsets de M^{me}

EMMA GUELLE. 3. place du Chiêtre Français

C

Ayuntamiento de Madrid



Des Demoiselles

bodiere — TEINTURERIE EUROPÉENNE. 26. B^{te} Poissonnière — Etoffes en Foulard de la C^{ie} DES INDES. 27. r. du 4 Septembre
 Français — Chaussures de la M^{lle} KAHN. 55. r. Montorgueil

Ayuntamiento de Madrid

Rue Vivienne. 48.

